

LES AMITIÉS FORÉZIENNES ET VELLAVES

REVUE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET
ÉCONOMIQUE D'ACTION RÉGIONALE

Georges Deherme : Un ouvrier roannais, Jules Ravaté.....	881
Jules Ravaté : Croquis de tissage mécanique : les vieilles filles...	883
Georges Faure : Etudes (poésie).	885
A. Bertrand : Avillanoï (scènes de la vie gauloise).....	887
J. Delomier : Ch. Beauverie	903
Alphonse Germain : Paysages lyonnais.....	909
Jean Tenant : Deux poètes foréziens morts pour la France.....	912
Chroniques régionales: FOREZ : Société des Etudes locales (M.). — Chronique des Concerts (André Létang). — Théâtre Massenet (Jean Tenant). — Nécrologie. — VELAY : Félibrige. — Les vitraux de Rozières-Côtes-d'Aurec (A. Boudon-Lashermeres).	917-928
Les Idées, les Œuvres et les Faits : — Le Spectacle à Paris (Guy Chastel). — Les premières à l'Opéra-Comique et à l'Opéra (G. Rumeau)	929-937
Revue des Livres, par Edouard Borie, Alphonse Germain, Louis Rimaud	938-944
Revue des Revues, par François Sturel ; Bibliographie Forézienne, par Pierre Bernard	945-952

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS
A ST-ÉTIENNE (LOIRE), 1, RUE DE LA PAIX, 1

FÉVRIER MIL NEUF CENT VINGT-TROIS

Prix : trois francs

N° 15

LES AMITIÉS FORÉZIENNES ET VELLAVES

Rédaction et Administration :

TÉLÉPHONE
10 90

SAINT-ÉTIENNE

Rue de la Paix, 1

CHÈQUES POSTAUX
Compte-Courant
92.33 Lyon

COMITÉ D'ADMINISTRATION :

Directeur :

LOUIS RIMAUD

Rédacteur en Chef :

JEAN TENANT

ALBERT BOULON-LASHERMES
PAUL COUCHOUD, ALBERT DÉCHELETTE, MARIUS DELOMIER,
JEAN-E. DUFOUR, CÉSAIRE FABRE, EDMOND MAURAT
ANDRÉ PORTE, AIMÉ REBAUD

ABONNEMENT ANNUEL : France, 30 francs; Etranger, 45 francs
Le Numéro, 3 francs

Un numéro spécimen est adressé sur demande accompagnée de l'envoi de 2 fr. 50
en timbres poste.

Dans les prochains numéros :

CHARLES REBOUR, par Guy CHASTEL.

ROCHET ET TABATIÈRE, par M. l'Abbé VANEL.

LE TRIOMPHE DE L'INTELLIGENCE, par Pierre VARILLON.

Cordonnerie MEY

Maison fondée en 1845

DONADIEU & WEYSSET

SUCCESSIONS

14-16, Rue Michelet

SAINT-ÉTIENNE



*Le plus Grand Choix
dans
tous les Genres*

Photo-Palette

M. ROYET

3, Rue Georges-Teissier, 3

(Ex-rue de la Loire)



Fournitures complètes

pour

PHOTOGRAPHIE

* BEAUX-ARTS

* ARTS DÉCORATIFS

LIBRAIRIE CHEVALIER

DUBOUCHET FRÈRES, Successeurs

2, Rue du Général-Foy, 2

SAINT-ÉTIENNE

LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS
— LIVRES CLASSIQUES —
OUVRAGES TECHNIQUES

Ouvrages Locaux et Régionaux

➔ Achat au comptant de BIBLIOTHÈQUES et LOTS DE LIVRES anciens et modernes

ATELIER DE RÉPARATIONS AUTOMOBILES
TRAVAIL SOIGNÉ ET GARANTI

F. DURAND

5, Cours Hippolyte-Sauzée, 5 -:- SAINT-ÉTIENNE

AGENT RÉGIONAL DES AUTOMOBILES HURTU
VOIR LE DERNIER MODÈLE DE VOITURE

INSTITUT DE MÉCANOTHÉRAPIE

COURS D'ÉDUCATION ET DE CULTURE PHYSIQUE - DOUCHES ET MASSAGES - GYMNASTIQUE MÉDICALE - TRAITEMENT DES DÉVIATIONS DE LA TAILLE - PRÉPARATION AUX DIFFÉRENTS BREVETS - BREVETS MILITAIRE ET SPÉCIALITÉS

M. & M^{ME} POURTIER

Professeurs Diplômés

13, RUE DE LA LOIRE

Le matin, de 7 heures à 12 heures

Le soir, de 14 heures à 20 heures



C'est à la
CHEMISERIE
"MILLÉ"

RIVATTON, Succ^r

9, Rue Général-Foy, SAINT-ÉTIENNE

Que vous trouverez

LE PLUS BEAU CHOIX DE
CRAVATES ET CHEMISES

Bonneterie - Ganterie

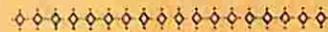
LES DERNIÈRES
NOUVEAUTÉS

Seul Dépositaire du Linge "EVER CLEAN"

AU MOBILIER

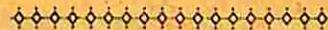
SOULAVIE FILS

A. SCÉTI, Neveu, Successeur
17, Rue Gambetta — SAINT-ÉTIENNE



Grand Choix de :
PETITS MEUBLES FANTAISIE
LUSTRES
ET LAMPES ÉLECTRIQUES
OBJETS D'ART
MOBLIERS COMPLETS
:-: TAPIS — TENTURES :-:
LINOLÉUMS

EXPOSITION PERMANENTE



Devis sur demande.

Réparations.

LA GARANTIE

4, Rue Général-Foy, 4
SAINT-ÉTIENNE

P: PERRET, Directeur

TRANSACTIONS COMMERCIALES
ET IMMOBILIÈRES
CONSTITUTION DE SOCIÉTÉS
RÉDACTION D'ACTES
PUBLICITÉ



LA GARANTIE

4, Rue Général-Foy, 4

REÇOIT

ÉTUDE

PROPOSE

ET TRAITE

Toutes les affaires sérieuses



TÉLÉPHONE: 1-16

Fourrures **E. MARTHELOT**

L. MOULIN & PETIT, Succ^{rs}

6 et 8, rue Rouget-de-Lisle,
et rue Francisque-Garnier, 4



Saint-Étienne

Dernières Créations

LE PLUS GRAND CHOIX

LES MEILLEURS PRIX

Seule Maison de la place spécialisée dans la fabrication et la vente
de la FOURRURE

LIBRAIRIE - PAPETERIE
H. LARDANCHET

2, Place de l'Hôtel-de-Ville, 2

(Angle de la rue de la Paix)

SAINT-ÉTIENNE

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LIBRAIRIE
BEAUX-ARTS, VOYAGES, HISTOIRE
PUBLICATIONS ARTISTIQUES

OUVRAGES ET OBJETS RELIGIEUX

RELIURE DE LUXE

ESTAMPES EN COULEURS — IVOIRES, ÉMAUX, BRONZES
BIJOUTERIE RELIGIEUSE

CADEAUX POUR PREMIÈRE COMMUNION
ET CORBEILLES DE MARIAGE

BEAUX MISSELS

PAPETERIE DE LUXE

DEMI-LUXE

ET ORDINAIRE

PAPIERS A LETTRES, CARTES-CORRESPONDANCE, ENCRIERS, COMPAS,
CRAYONS, PORTE-MINE, FOURNITURES POUR LE DESSIN ET L'AQUARELLE,
STYLOGRAPHES, ENCRE, GARNITURES DE BUREAU.

TIMBRAGE DU PAPIER A LETTRES

TÉLÉPHONE N° 10-90

BANQUE PRIVÉE

INDUSTRIELLE — COMMERCIALE — COLONIALE

Société Anonyme au Capital de 75 Millions

AGENCE DE SAINT-ÉTIENNE

4, Place de l'Hôtel-de-Ville et Rue de la Paix, 3

Sous-Agences : LE CHAMBON-FEUGEROLLES
FIRMINY, RIVE-DE-GIER
St-CHAMOND, St-BONNET-LE-CHATEAU

Toutes opérations de Bourse et de Banque
Paiements de Coupons
Souscriptions, Garde de Titres

LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS



Vous craignez
pour votre
Sécurité et celle
de vos Capitaux!
Adoptez nos SERRURES et nos
COFFRES-FORTS; vous vivrez en paix.

MATHEVON FRÈRES
23, Rue Saint-Jean - Saint-Etienne. Tél 1-79

LES SUCCESSEURS DE

G. THIÉRY & C^{ie}

Société Anonyme

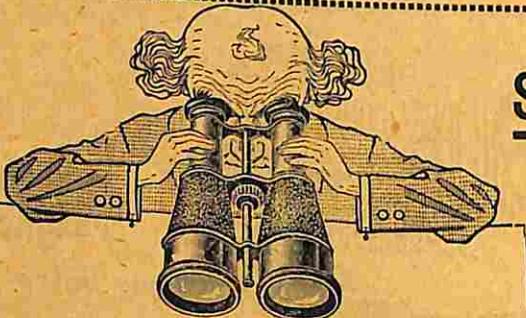
VÊTEMENTS

POUR HOMMES ET ENFANTS

2 & 4. Place du Peuple. SAINT-ETIENNE 20. Rue du Général-Foy.

L'importance de nos Assortiments dans tous les Articles nous permet d'assurer à nos Clients :

LE PLUS GRAND CHOIX **LES MEILLEURS PRIX**



SOIGNEZ

VOS YEUX

GRENIER

Opticien-Spécialiste

12, Rue Gambetta, -- SAINT-ÉTIENNE

EST LE

Mieux placé pour cela

UN OUVRIER ROANNAIS

JULES RAVATÉ

Une des figures morales les plus attachantes qu'il m'ait été donné de contempler est certainement celle de l'ouvrier tisseur Jules Ravaté.

Dans un opuscule paru aux éditions des Cahiers du Centre (1), j'ai évoqué de mon mieux cette ascension d'un prolétaire vers les cimes lumineuses de l'esprit.

C'est dans cet effort qu'il fut un magnifique exemple de volonté héroïque. Son chef-d'œuvre est lui-même, tout ce qu'il a donné de son âme. Ce qui reste.

Il a peu produit. Je citerai de lui, pourtant, quelques articles de la Vie ouvrière et de la Coopération des idées, notamment sur le taylorisme, surtout une remarquable étude biologique, parue en 1914 dans Rodumna, sur « les défenses des êtres organisés ».

Il est mort en 1916, ayant à peine dépassé la quarantaine au moment où, ayant acquis une solide culture scientifique, muni d'une méthode sûre, animé par une doctrine, le positivisme, il allait pouvoir se mieux consacrer à la tâche apostolique pour laquelle il se formait depuis sa prime adolescence.

Sur ce qu'il était au début de sa vie, le poète J.-B. Girod, dans ses « souvenirs de jeunesse » (2), nous fournit ce témoignage :

« ... Il nous fallait aussi quelqu'un à qui confier nos projets, nos espoirs, nos rêves, — et ils étaient si beaux ! — ce quelqu'un était trouvé : c'était Jules Ravaté. A cette époque déjà, et plus encore peut-être, Ravaté était le bénédictin des

(1) *Un Prolétaire* : Jules Ravaté, in-16, 38 p., 1920.

(2) *Voyages*, in-16, p., Edition des Cahiers du Centre, 1922.

sciences que nous connaissons. Il habitait alors, en rue Mul-sant, une chambre au deuxième étage de la pension Guiller-met. Ah ! cette chambre, elle était une sorte de temple pour tous les néophytes libertaires que nous étions ; elle nous inspirait un vague respect, avec ses livres déjà nombreux et les inscriptions philosophiques de ses murs ; elle était bien pour nous ce qu'elle était réellement : un sanctuaire de l'idée. La chambre de Ravaté ! En ce temps-là, le philosophe était comme notre Jean Grave roannais, un Grave avec moins de précision sociologique, mais avec infiniment plus de senti-ment.

« Tels Ravaté et sa chambre furent donc choisis comme dépositaires de nos meules, de nos outils, — de nos rêves. Il accepta, du reste, d'emblée, et sans nous noyer sous ce flot de conseils qu'un autre, avec la situation morale qu'il avait parmi nous, n'eût pas manqué de nous prodiguer. »

Alors, ce sage de l'anarchie, ce maître écouté de jeunes révoltés turbulents, n'avait pas vingt ans !

J'ai hésité à reproduire les pages qui suivent. Ce sont de simples notations. Elles n'expriment point la valeur intellec-tuelle de Jules Ravaté ; mais on y sent le frémissement d'un cœur qui constituait le fonds de son trésor spirituel. Et c'est ce qui m'a décidé.

GEORGES DEHERME.

CROQUIS DE TISSAGE MÉCANIQUE

Les vieilles filles

Dans le tissage, il y a tout ce qu'il faut pour leur plaire : un coin de quelques pieds carrés où nul ne leur cherchera noise, des caisses à cannettes qu'on aménage à son gré, l'indépendance. Si, parfois, les voisins d'atelier s'occupent de leurs ties ou de leur toilette, il en est de même pour les passants coudoyés dans la rue. Elles s'y font.

Leur salaire les affranchit de l'homme et des soucis du ménage. La chère tabatière, consolatrice et confidente, leur suffit.

La vieille fille se croit et se veut jeune au-delà des limites de l'illusion. Mais un jour, brutalement, elle s'aperçoit des meurtrissures du temps. Et, dès lors, elle ne luttera plus. C'est fini.

Comme tout le monde, elle a ses défauts. Quand la coquet-terie ne l'absorbe plus, les potins n'en résonnent que plus fort. Néanmoins, elle a bon cœur. Elle compatit à bien des douleurs qui passent inaperçues pour les autres. Une femme est toujours maternelle. Et la vieille fille ne sait comment satisfaire son besoin d'affection. Pour les panser, elle sait découvrir les plaies les plus secrètes. Comme elle est timide, c'est tout bas, gauchement, qu'elle console et secourt. Mais les blessés de la vie l'entendent.

Ses manies proviennent surtout d'un besoin d'ordre et de certitude qu'elle satisfait en automatisant ses gestes journaliers, en ne dérogeant jamais à ses habitudes. Ainsi, elle évite les débats des motifs contradictoires et conserve sa sérénité.

Elle s'incorpore à son métier. C'est sa chose. Aussi, ce métier est-il soigneusement entretenu. Tout ce qui en peut briller est astiqué. Le tissu, — fabriqué en moindre quantité, — est mieux fait. N'étant point talonnée par l'âpre nécessité de gagner le pain de la famille, le goût naturel du bon travail reste très vif chez la vieille fille.

Il en est qui sont tellement neutres, effacées, que, partout présentes, on ne les voit pas. On ne s'aperçoit que de leur absence, — ce qui est un événement.

Toutes, elles sont humbles. Elles n'élèvent jamais la voix. Elles sont à l'atelier bien avant l'heure, et quand la foule des ouvriers arrive, nul ne s'étonne de les trouver déjà en tenue de travail. Il semble qu'elles fassent partie de l'outillage.

Fantômes d'êtres dont l'existence s'écoule monotone et lente et pour qui le travail de tissage constitue une discipline conventuelle qui règle les faibles oscillations de leurs tristesses et de leurs joies également puérides !

Sans passions, sans aspirations, elles s'useront ainsi, dans la cohue de la mécanique trépidante de l'industrie moderne qu'elles ne sauraient comprendre. Néanmoins, elles ne sont point désorbitées, car elles suivent la ligne inflexible du destin des vieilles filles pauvres que ne feront jamais dévier les émotions privées ni les bouleversements publics.

Obscures, elles vivent et meurent sans être vues, et peut-être sans se voir...

JULES RAVATÉ.

ÉTUDES

I

*Mon cœur est un clavier magnifique et sonore
Où chante, sous les doigts experts du Sentiment,
Le sanglot du passé, le rire de l'aurore,
Le rêve du penseur, la fougue de l'amant.*

*Du plus extravagant au classique sévère
Il a vu défiler tous les rythmes connus,
Prêtant son pur ivoire à l'étrange manière
Du maître étincelant, mais parfois saugrenu.*

*Ah ! ce Maître il le craint et cependant il l'aime
Pour son enthousiasme et sa sincérité ;
S'il souffre sous son jeu, cette souffrance même
Est pour lui le summum de la félicité ;*

*Car il vit — d'une vie étonnamment intense —
Sa table d'harmonie est de chair et de sang,
Esclave, il obéit ; mais s'il est sans défense,
Toute l'humanité palpète en son accent...*

*Que serais-je sans lui ? Un poète sans lyre,
Un écrivain sans plume, un peintre sans pinceau ;
C'est lui qui fait ma joie et c'est lui qui fait luire
Le trait encor obscur jailli de mon cerveau.*

*Chantre du souvenir et chantre de l'aurore ;
Confident tour à tour du sage et de l'amant,
Mon cœur est un clavier magnifique et sonore
Qui vibre sous les doigts experts du Sentiment.*

II

*Mon âme turbulente est pareille à la mer
Dont les flots incessants déferlent sur la grève,
Elle ronge le roc friable de ma chair
Sous le flux de l'Idée et la vague du Rêve.*

*En vain la volonté commande à mon cerveau
L'arrêt que la raison estime nécessaire.
Chaque aurore m'apporte un problème nouveau
Dont le sujet m'étonne et l'attrait m'exaspère.*

*Je n'ai pas su vieillir. — Jusqu'à ces mois derniers
Je n'avais pas fléchi, malgré la cinquantaine.
Je sentais aussi fier qu'aux vingt ans printaniers
Mon sang rouler la force au ruisseau de mes veines.*

*Un matin, au réveil, s'est révélé le mal
Dont l'emprise méchante a secoué mon être,
Et j'ai dû me résoudre à ce repos brutal
Où tout effort permis a le calme pour maître.*

*Mais si j'ai pu discipliner ainsi mon corps,
Rebelle à ce veto qu'elle jugeait un crime,
Ma pensée orgueilleuse aux larges ailes d'or
N'a pas cessé l'envoi vers la neige des cimes.*

*Tout ce qui dans la vie émeut l'adolescent :
L'amour, la foi, la peur, la joie et la souffrance,
Fait au fond de moi-même un bruit assourdissant
Que domine la voix claire de l'espérance !...*

*Désagrégeant le roc friable de ma chair
Sous le flux de l'Idée et la vague du Rêve,
Mon âme turbulente est pareille à la mer
Dont les flots incessants déferlent sur la grève !*

GEORGES FAURE.

SCÈNES DE LA VIE GAULOISE

AVILLANOÏ

(Le gui luné)

PRÉPARATIFS DES FÊTES. — CUEILLETTE DU GUI.
— SACRIFICE. — INVESTITURE D'UN CHEF. — LE
NAM DE PERROTIN ET LA CHAISE-DIEU. — LE
SACRIFICE VOLONTAIRE DE MYOUSA.

Les grands jours d'Avillanoï approchaient ; le Collège druidique de l'Herm de Perrotine avait reçu des Guenos (1) la nouvelle que le gui était sorti sur un chêne au flanc de Lonbardit (2), dans la vallée des Darots (3). Les guenozes ou fades le gardaient nuit et jour en chantant les bardits sacrés ; et le Semnos réglait l'ordre des diverses cérémonies qui devaient précéder ou suivre la cueillette du gui, et envoyant par ses yraux proclamateurs ses instructions aux grands chefs de la région dont la plupart étaient sosins du Sanu (4).

Cette année 117 avant Jésus-Christ devait rester mémorable dans l'esprit de ceux qui assisteraient aux grandes manifestations qui se préparaient. Outre la cueillette du gui, le grand chef militaire du paguis des Arvernes, élu par ses pairs, devait être sacré Kinguétorix (commandant en chef) et élevé solennellement sur la pierre du roi par les Edl et les Ecçaïos du paguis. Cette cérémonie d'investiture

(1) Prêtres chargés des lieux consacrés. — (2) *Lonbardits* : les hauts chants, les chants perpétuels. Le lieu porte toujours ce nom. — (3) *Darots* : rocher des déesses, ou déesses des rochers. Cette étymologie est confirmée par les noms que donnent les habitants du pays aux mégalithes de la vallée : on y voit la pierre des matines, le château des fées, etc... Breton : *Daroganu*, pré-dire, soit : *da rot guenos*, les sorciers des déesses des rochers. — (4) Associés initiés. — *Sanu* : assemblée composée de druides et de membres civils initiés.

avait lieu sous la haute direction du Gobed (1) de la Celdios (Chaise-Dieu) dont dépendait l'Herm de Perrotine. L'Herm de la Chaise-Dieu, de par son nom, sa situation, son grand rôle depuis l'époque historique, était, à mon avis, la cathèdre religieuse d'une grande partie de la Gaule celtique et aquitanique ; elle dépendait directement de la Salicane (2), c'est-à-dire de la grande Celle où résidait l'archidruide.

Le Bran d'Amor edl de Rnodis et d'Obussos, Tiern (3) du cant de Volobria et du Brug (4) de Tiernos, aujourd'hui Thiers, petit-fils d'un Kinguétorix, était désigné pour recevoir la haute dignité de rix, et à cette occasion la Salicane avait envoyé par un maître de la parole le symbole d'union des trois Gaules et les fétus de l'investiture. L'un de ces fétus devait être offert au nouveau rix, et les autres, en faisceau, recevoir son serment de fidélité aux Sosins.

Tous ces préparatifs tendaient donc à donner un grand lustre à la coupe de l'avi (5) et à la proclamation du rix. Car les druides avaient besoin de raffermir leur autorité sourdement minée par les grands chefs impatients de secouer le joug, et, afin d'entraîner mieux les populations, chaque jour, des yraux réputés clamaient au gui par le Nam (6) et exaltaient la puissance surnaturelle des druides.

Le Nam de Perrotine s'étendait par parties égales, ou à peu près, sur le paguis des Arvernes et des Ségusiaves (7). Les druides avaient établi un collège important sur ces hautes limites, afin de se mettre à l'abri des coups de main de l'un ou de l'autre de ces paguis. Outre qu'ils affectionnaient les sommets, ils s'y trouvaient dans un magnifique isolement, au milieu d'une forêt interminable et dans les profondeurs de laquelle l'initié seul pouvait se diriger, traçant lui-même sa route au fur et à mesure qu'il avançait, à l'aide des empreintes de pieds gravées sur les rochers

(1) *Gobed*, exactement : maître des bedas, forêts. Les druides parlaient un langage figuré dont l'arbre, ses parties et la forêt étaient la base. — (2) C'est à la Salicane, d'après nos anciens auteurs, qu'a été rédigée la loi salique. — (3) Prince. — (4) Ville fortifiée. — (5) Le gui. — (6) *Nam*, circonscription céleste et territoriale, prononcer Name. — (7) *Ségusiavi*, engendrés du gui.

(on en voit encore un grand nombre, et à de grandes distances) qui lui donnaient l'orientation. Et il suffisait pour cela de poser le pied qui convenait dans l'empreinte, puis en lui faisant faire l'angle réglementaire, la pointe tournée en dehors, il avait invariablement la direction de l'Herm (1)... Mais revenons à notre récit.

En attendant que le gui eût atteint les limites de sa croissance et que le temps fixé par les phases de la lune fût arrivé, douze guenozes ou fades de Lonbardit gardaient non loin des Darrots, sous le chêne des Cent dieux, une jeune vierge de qualité qui s'était volontairement offerte en holocauste sans que personne pût savoir pourquoi.

Myousa — c'était son nom — était la fille du goas (2) de Volorguis, frère du Bran. Le père, riche et puissant par sa famille, n'avait pas d'autre enfant. Comme on le conçoit, cette décision l'avait jeté dans la désolation. Il n'y avait pas souvenir, d'ailleurs, qu'une fille d'Edl se fût offerte en victime.

Au contraire, ce sacrifice était très bien accueilli par le peuple ; il était nécessaire pour désarmer les dieux du Nam, irrités, disait-on, du peu d'empressement que mettaient les populations à les servir. Des maladies inconnues étaient survenues chez les hommes et les animaux, et dans le silence des nuits on entendait souvent, et en différents lieux, les mugissements de Tarvos trigaran (3) ; le grand Martis apparaissait brusquement sur le chemin des voyageurs attardés ; tandis que beaucoup affirmaient avoir vu passer, à petites hauteurs, les Elkowis ou chevaliers de l'air, perchés sur leurs montures squelettiques et lançant des vapeurs qui empoisonnaient les humains. Le sacrifice de la jeune fille apaiserait les dieux et rendrait la paix et la tranquillité au Nam.

Myousa était pourtant triste. Elle songeait à ses engagements imprudents, à l'amour qui les lui avait arrachés, à ce jeune grec dédaigneux et fier qui n'avait rien compris à son âme de celte. Son père avait ramené le jeune homme

(1) La découverte de l'usage auquel étaient destinées ces empreintes est due au docteur Bertrand, de Noiretable. — (2) Chef d'une maison noble. — (3) Le taureau triface, c'est-à-dire aux trois phases de la lune.

d'Asie, à la suite d'une expédition. Il l'avait introduit dans son dung (1) et lui offrait cette libre et magnifique hospitalité gauloise qui distinguait les Celtes, en lui faisant une large place à son foyer où cependant peu de Gaulois pénétraient, à l'exception des ambactes (2), c'est-à-dire bactes, *thiuvis* (servantes), lites, varlites, etc...

L'éducation plus raffinée de Philiadès, qui contrastait avec la rude allure des Gaulois, sa grâce, sa douceur, son regard profond et brillant avaient vite conquis Myousa ; le cœur de la jeune fille était allé tout entier à l'Athénien. Longtemps elle avait espéré qu'elle serait comprise, que son amour serait partagé. Dans sa détresse profonde et cachée, elle était allée souvent sous le Fau de la dame, hêtre feuillu consacré à la lune, consulter la Faïtila (3) : elle n'avait pu en tirer que de vagues réponses, et dans les invocations hellaniques jamais les eaux du lac sacré n'avaient reflété l'image du Grec : ces eaux rebelles avaient gardé leur secret.

Croyant donc fermement que ses espérances étaient vaines, elle avait voulu mourir et chercher dans les Alis de félicité l'oubli et le repos. Pourtant, elle regrettait quand même la vie, elle allait, confiante certes, servie par les ambactes de ses pères, jouir du bonheur promis par sa religion... Elle n'en avait pas moins, parfois, peine à retenir ses larmes.

— « Le sort m'est cruel, songeait-elle ; les dieux de notre Nam n'ont pu vaincre ceux de la Grèce. Grec sur le casque duquel brille l'oiseau de Minerve, tu ne reverras quand même plus ton pays : tes yeux pleins de son lointain mystère m'ont enchaînée au rocher du sacrifice (4) où coulera mon sang, mais tu seras à mes côtés chez les morts... Avant d'être frappée et de passer le Tissos (5) pour atteindre les eaux du fleuve, où se tiennent les trois juges, je demanderai que tu m'accompagnes. Au bruit des voceros populaires, tu seras jeté dans les flammes de mon

(1) Château d'un grand. — (2) Ambactes : ensemble des serviteurs d'un grand ; à la suite, les noms des emplois. — (3) *Faïtila*, la parole du hêtre, n'était pas emprunté au latin *fati loquus*, langage du destin. *Fai*, hêtre ; *tila*, discours. — (4) Un rocher de sacrifice existe encore aux Darrots. Il est creusé de telle sorte que sa destination ne peut être mise en doute. — (5) *Tissos*, forêt morte.

bûcher ; elles nous dévoreront ensemble, je t'aurai ainsi dans la mort. Puis dans la nuit sinistre, sous la garde des Siinui, les deux chiens agiles, nous irons par le fleuve, vers la baie d'Armor, monter dans la barque funèbre et nocturne du triste Brittan (1). Elle nous conduira aux îles où sont les Alis de félicité, tu y resteras lié à mon destin, jusqu'au jour où, fatiguée de la vie des ombres, je demanderai à la Melicine d'autoriser ses Nannes à nous tisser une nouvelle existence. »

Fille de chef, née avant les temps de l'amour vainqueur, l'orgueil de sa caste exaltait encore son désir de vengeance ; et ces luttes intérieures, très douloureuses pourtant, ne l'empêchaient point de poursuivre son sacrifice. Pleine d'une énergie farouche, elle n'en accompagnait pas moins les chanteuses, exécutant avec elles les rondes consacrées par les rites.

OUVERTURE DES FÊTES ET ARRIVÉE DES GUERRIERS. — RASSEMBLEMENT DES PEUPLES A LA POZE. — LA MARCHÉ DES DRUIDES. — L'OBOUSSOS.

Enfin, par un soir clair, le brand de la Celdios s'éleva en flammes hautes sur la face de la pierre feu ; c'était l'ouverture des grands jours. Tous les paguis de la Celle en recevaient avis et le Gobed se mettait en route pour l'Herm de Perrotine.

Le feu de la Celdios se leva une fois, puis quatre fois. Les guetteurs postés de distance en distance près des pierres feu établies sur des hauteurs visibles de très loin, allumèrent successivement les leurs et répétèrent rapidement les signaux de la Celle. En quelques minutes, la première Gaule était informée qu'un rix allait être investi dans la province, et une heure après elle savait par les signaux du guet de Perrotine que le futur rix arverne appartenait à ce Nam et y recevrait l'investiture.

Comme on peut le supposer, à partir de l'appel ce fut un mouvement inaccoutumé par tout le paguis des Arver-

(1) On peut voir, près de la route de Noirétable à Vodable, aux Rochias, deux rochers taillés en forme de barques dont l'une est chargée pour l'aller ; l'autre, vide, symbolise le retour. — (2) *Nannes* ou nonnes, les parques gauloises.

nes. A la nouvelle, de petits feux s'allumèrent sur les hauteurs aux abords des brugs. Et tandis que les barytos tiraient d'effroyables bruits de leurs karnons (cornes), les guerriers : eccaios, soldures ; les barros, valets d'armée et les lissi, cuisiniers d'armée, préparaient leurs armures, leurs chevaux, leurs cantines ; les vilés dans les mas attendaient impatients l'autorisation de leurs goas pour prendre la route.

Donc au matin du premier jour, les chefs arvernes auxquels s'étaient joints en grand nombre des chefs ségusiaves désireux de saluer le rix arverne, quittaient leurs forteresses et, à la tête de leurs guerriers, se rendaient au lieu de rassemblement. Le Bran d'amor les y attendait. A leur arrivée, il prit le commandement des importantes caternes arvernes et ségusiaves comprenant la fleur de la noblesse des deux pays. Les chevaliers, couverts d'un large manteau à rayures voyantes et aux couleurs des Congués (1) et des Kinguetos (2), chefs de caternes, le cou, les mains et les jambes ornés de torques et d'armilles d'or avec de larges boucliers étincelants au soleil, montés sur d'impatients coursiers, offrent un spectacle de force et de puissance grandiose. Au devant du chef de chaque caterne, un chevalier porte l'enseigne à courte hampe du clan auquel elle appartient, et qui se distingue par des dénominations symboliques telles que la Louve, l'Alouette, etc... et divers attributs : c'est l'origine de nos armoiries.

Enfin, les caternes s'ébranlent, les cavaliers dans une magnifique envolée, emportés à vive allure, gagnent rapidement les hauteurs de la Poze, non loin des Darots.

Pendant ce temps, la tourbe du menu peuple : vilés, massaguis, thiuviss, bactes, lites, etc... emprunte les chemins des Cants (3), guidée par les Bardes, s'arrêtant près des pierres et des lieux consacrés pour écouter les guenos qui y sont attachés, et qui leur content les merveilles accumulées par leurs divinités, les maux affreux et terrifiants qui sont arrivés dans les nuits à ceux qui les ont méconnus : les dieux des Druides sont terribles. Beaucoup aussi

(1) Grands chefs. — (2) Très grands chefs. — (3) Circonscriptions territoriales d'importances diverses.

parmi le peuple content au courant de la route les surprises, les brusques apparitions, les dieux mauvais qui font égarer les voyageurs, les effets maudits des herbes maléficiées, et chacun, en passant devant certaines pierres, certains bosquets, arbres, lacs, etc... fait le signe conjuratoire et hiératique. Quelques-uns jettent des offrandes de diverses sortes dans les Evrus, lieux consacrés, qui se trouvent sur leur long parcours, car beaucoup viennent de très loin. Ces offrandes ont pour but de leur rendre les dieux favorables. Enfin, ils arrivent et peu à peu les hauteurs incultes de la Poze se couvrent d'une foule immense.

Le plateau des Darots où se trouve l'autel du sacrifice apparaît là-haut dans l'éloignement de deux kilomètres. En face des Darots, le versant de Lonbardit s'élève en pente raide, couvert de grands chênes, parmi lesquels celui qui porte le gui luné.

Les Darots et Lonbardit sont ainsi les deux versants d'une profonde vallée au fond de laquelle dévale le Couzon, torrent furieux. Ses eaux roulent en bondissant sur d'énormes rochers et leur grondement sourd et puissant s'entend jusqu'à la Poze.

La foule qui grossit sans cesse attend maintenant les Driowidi, car en cet endroit ils doivent se séparer en deux groupes et prendre deux routes différentes. Soudain le son du tuban retentit ; ce sont les bardes, postés sur les hauts monts, qui dominent au loin la Poze ; ils annoncent l'arrivée des Iartaï avillanoï. Ces derniers descendent par les chemins de ce désert montagneux pittoresquement vallonné et couronné, vers les sommets, des hautes forêts noires de l'Herm.

Dans ce cadre grandiose, le cortège s'avance ; un groupe de bardes précède de cent mètres la ligne blanche des druides, en chantant le Dulovios de l'Avillanoï. Le Gobed de la Celdios, couronné et monté sur sa mule, vient en tête des druides ; il tient en main son saton surmonté d'un T court passé dans la couronne, sur croissant d'ivoire. Les druides qui suivent, habillés de blanc, portent aussi le saton, mais à poignée recourbée. Outre le saton, signe de l'investiture druidique, ils sont chargés des objets repré-

sentant les attributs des dieux (1) auxquels ils sont attachés : cercle, enseignement théologique ; double SS : de la vie à la mort, de l'herbe qui se lève (l'enfant) à la forêt desséchée des morts ; matteau : la puissance, droit de vie et de mort ; olla : l'eau, la vie, la fécondité, etc... Enfin les owids, prêtres inférieurs, ferment le cortège ; ils sont porteurs de tous les objets d'une basse superstition. La philosophie des druides, très élevé dans son enseignement secret, était réservée aux seuls initiés. Ils professaient que le peuple ne peut comprendre les grandes vérités ; ils composaient donc leurs inscriptions, en termes obscurs, pour qu'elles fussent comprises de différentes façons et suivant la science esotérique du lecteur.

Enfin le cortège atteint le sommet de la Poze et, au moment où il le franchit, la foule et les guerriers se prosternent, les grands chefs se courbent sur leurs chevaux. Le Gobed et son escorte sont passés et tandis que le soleil, nimbé d'or et de pourpre, descend majestueux dans le lointain Ouest, derrière le Pen de Dumias (le Puy de Dôme), le cortège se divise en deux groupes : le premier poursuit sa route vers l'arbre des Cent dieux, le Gobed en tête ; l'autre oblique à droite vers le Némète de l'Obussos, il comprend les gobrets justiciers avec, à leur tête, le vergobret, grand chef justicier. Ils vont tenir un plaid ; un certain nombre d'inculpés attendent, là-bas, dans les prisons de justice (*breteles*), que leur sort soit fixé. Une partie de la foule suit les gobrets, décidée à passer la nuit pour assister aux épreuves cruelles du feu, de l'eau et de la torture.

L'Oubissos, qui a été plus tard le siège d'un fief féodal, porte toujours ce nom ; on peut voir encore dans le lit du torrent le rocher où sont taillés les sièges des trois juges des enfers et le pont qui est près de là en affirme et en perpétue le souvenir sous le nom de Pont du Diable.

(1) Pour les druides il paraît bien qu'il n'existait qu'un seul Dieu, dans nom et sans forme connue. Les noms qu'ils donnaient aux dieux du peuple n'étaient que des appellations attributives des diverses qualités de la puissance de Dieu. Exemple : Segomaros : le grand créateur, etc...

LES RÉFLEXIONS DE PHILIADÈS. — RÉUNION DU SANU. — MYOUSA RENONCE A SON VŒU. — AUX DAROTS, LE CHEMIN DE L'INITIATION. — LA CUEILLETTE DU GUI.

Pendant ce temps, l'autre groupe est arrivé à l'arbre des Cent dieux ; les guerriers l'y ont précédé, leurs caternes entourent maintenant l'immense clairière qui isole l'arbre. Qu'est devenu le jeune Grec ? Comme on le devine, il fait partie de l'escorte du bran. Un observateur sagace pourrait s'apercevoir du changement survenu en lui. Son visage toujours souriant s'est assombri, une grande tristesse est répandue sur ses traits. Philiadès aime Myousa, mais il a caché ce sentiment au plus profond de lui-même. La grande beauté de Myousa a fait son œuvre ; la franchise naïve, virginale de la fille du Celte, son âme ouverte qui contraste avec le mystérieux regard de l'orientale l'ont conquis. Pourtant, rien ne trahit ses pensées, il ne troublera point la famille du goas, il s'en ira, il ira promener son douloureux secret sur les rivages de la Grèce.

Il avait osé faire un rêve, celui d'emmener Myousa sous le beau ciel d'Attique : ce rêve, songe-t-il, n'est maintenant qu'un rêve... Myousa, obéissant à un incompréhensible fanatisme, va mourir dans un drame religieux, atroce ; après sa mort, il s'en ira.

Pendant qu'il se livre à ses réflexions, les druides, accompagnés du père de Myousa, du Bran et des membres civils du Sanu, ont pénétré dans l'Evru, enceinte consacrée. Le Sanu constitué, la jeune fille paraît devant eux et apercevant son père et son oncle, elle incline la tête sur son épaule droite ; les deux hommes en font autant ; puis elle se courbe et attend.

— Myousa, dit le père, d'une voix forte, mais où perce quand même une profonde émotion, — le dénouement approche, tu es fille d'Edl, tu peux encore revenir sur ton vœu, tu as jusqu'à minuit ; demain, il sera trop tard. Ma douleur est immense... Quand la mère des nuits se sera levée trois fois sur ses fils, j'aurai vu partir mon enfant chérie, mon unique enfant.

Demain, dans la nuit, tu monteras sur la pierre et ton sang coulera dans le Doïros sacré ; les larmes de ta mère et les miennes ne tariront plus. Mesure, enfant, la misère de nos âmes ; devant tant de douleur, renonce à ton noble sacrifice !

Le moment est solennel. Beaucoup sont émus parmi les assistants ; d'autres sont mécontents : le goas a tout fait pour décourager la victime, mais le Bran et lui sont craints et tous attendent la réponse sans autres questions.

Myousa reste figée dans un mutisme obstiné qui pèse lourdement sur l'assemblée. Enfin l'owid sacrificateur s'avance et prend à son tour la parole :

— Myousa, fille edl du goas de Volorguis, appelez ici à haute voix ceux que vous désirez emmener avec vous dans les alis de félicité, et qui font partie de vos ambaetes.

Redressant sa taille, la tête droite, d'une voix ferme, elle appelle :

— La thiuis qui m'a élevée et qui m'accompagne devant le Sanu, et Philiadès le Grec, qui vit dans notre dung avec nos ambaetes et sur lequel la noblesse de notre maison me donne des droits.

Le goas est atterré. Si la perte de la jeune fille le désespère, l'appel de Philiadès au sacrifice lui cause une surprise douloureuse. Ce choix est sans recours. Quand Myousa s'est offerte, en holocauste, elle a demandé et obtenu des Iartaï de Perrotine la faculté de désigner ses ambaetes et son paradis (compagnon) funèbre.

Le goas et son frère le Bran d'amor sortent afin de se concerter.

— Que pouvons-nous ? dit le Bran. Si ce sacrifice s'accomplit dans les formes, nous aurons perdu l'enfant que nous aimons, nous aurons manqué à notre parole, car nous avons juré en Grèce que Philiadès reviendrait sain et sauf dans sa patrie. et la plupart des eccaios l'ont juré avec nous... Or, jamais un edl n'a manqué à son serment.

— Oui, que faire ? Le Sanu réuni en ce lieu ne tolérera pas non plus que la parole donnée à Myousa soit violée...

Les deux hommes se taisent. Au bout d'un instant, le bran dit :

— Rien ne modifiera la décision de Myousa. Il se passe ou il s'est passé quelque chose entre elle et Philiadès ; rentre au Sanu et laisse-moi agir, nous avons encore trois heures devant nous.

A pas pressés, il va trouver Philiadès. Le jeune Grec est averti de ce qui se prépare : sa mort et la mort de celle qu'il aime.

Philiadès a tout compris. Non, il ne se trompe pas : Myousa se sacrifie par amour pour lui et veut l'emporter avec elle dans la mort.

— Etes-vous assez puissant, demande-t-il au Brenn (1), pour m'introduire dans votre assemblée ?

— Les initiés seuls peuvent pénétrer dans un tak (2), et vous n'êtes point initié... Je vais essayer.

Le jeune Grec, resté seul, ne songe plus que sa vie est menacée, la mort ne l'effraie point ; son âme tremble pour Myousa, mais il est ramené malgré lui à tout ce qu'il voit depuis son arrivée en Gaule. Tout lui paraît étrange : les mœurs, les usages de ce peuple, les pratiques barbares d'une religion empreinte pourtant d'une belle philosophie.

Pendant ce temps le Bran s'est présenté devant le Sanu. Tous les regards se sont tournés vers lui.

— Je demande, dit-il, que Philiadès, hôte de mon frère, soit introduit et mis en présence de Myousa. Il reste deux heures à Myousa pour revenir sur sa noble décision, et j'ignore si cette décision sera justifiée devant les Naman-deï (3).

Le Gobed se lève et prononce.

— A la volonté de Myousa !

Myousa introduite et mise au courant, comprend au regard de son oncle qu'une sourde irritation le gagne ; elle est inquiète, et puis le désir de voir Philiadès grandit à tel point qu'elle entend les battements de son cœur. Rassemblant ses forces, elle répond :

— Je le veux.

Philiadès entre donc. Myousa parle, ainsi que le Bran et le Gobed. La vierge gauloise connaît alors l'amour de

(1) Brenn et Bran sont le même terme. — (2) Assemblée religieuse. — (3) Naman deï (dieux des dieux).

Philadès. Evanouies, les raisons de son sacrifice. elle renonce à son vœu, puis se retire, accompagnée de sa servante, tandis que Philiadès va rejoindre son poste.

.....

Libérés de cette lourde affaire, les membres de l'assemblée quittent le chêne pour remonter dans l'Evru jusqu'aux grands autels ; ils sont accompagnés des guerriers sosins du Samu.

La foule peu nombreuse (la plupart sont à l'Obussas) monte aux abords des Darots ; quelques-uns cherchent des abris ; d'autres, réunis sur divers points, écoutent les bardes et les guenos, qui leur récitent et commentent à leur façon les triades populaires.

Pendant ce temps, les baros, valets des druides, ont allumé des brandis, qui sont vus de la Celdios, et jettent sur la vallée leur lumière fuligineuse et blafarde. Les flammes, qui s'abaissent et s'élèvent au gré de la brise, donnent aux rochers des formes fantastiques et changeantes. Le collègue des néophytes, sous la conduite des Guyons, maîtres de l'enseignement, s'est engagé dans cet enfer, et le peuple croit qu'ils vont combattre pied à pied, et par tous les moyens, les Darus. La foule, grossie peu à peu de ceux qui montent de l'Obussos, attend donc anxieusement le résultat de cette bataille. Sortiront-ils victorieux ? En réalité, les néophytes vont suivre lentement le chemin de l'initiation, dont Virgile, fils de gaulois, nous a donné une si poétique idée dans le sixième livre de son *Enéide*. Le chef Guyon porte à la main le Dulovios (1), palme de vie, qu'une guenoze sybille lui a remis, il la jettera à l'endroit indiqué par les rites, mais il en a besoin pour vaincre à l'entrée les mauvais génies.

Pendant toute la nuit, au cours de leur marche, les néophytes écoutent les guyons qui leur ouvrent l'arcane en leur expliquant les mythes de leur philosophie, les maux qu'engendrent l'ignorance, l'obscurité qu'elle étend sur

(1) Dulovios : exactement la feuille de vie, la vie par la feuille du gui. Symbole de la science que possèdent les druides, qui se disent prêtres du gui luné.

le peuple et en chantant leurs triades, ils poursuivent leur route s'arrêtant à tous les rochers symboliques. Enfin, le jour se lève, ils sont arrivés à la pyramide (1). L'obscurité a fait place à la lumière. Pour eux, l'arcane est ouverte, ils ont vaincu l'ignorance. Pour le peuple, ils sont sortis victorieux de leurs combats : les dieux mauvais sont vaincus.

En signe de réjouissance, les druides font sacrifier douze moutons sur la selle de la bête (2). La chair cuite de ces animaux est partagée entre tous.

Au matin du deuxième jour, les druides, auxquels se sont joints les gobrets revenus de l'Obussos, s'engagent dans la forêt de Lonbardit et vont droit à l'arbre qui porte le gui. Un barde sonne leur arrivée, d'autres lui répondent, et bientôt l'immense sonnerie se répercute en échos nourris et lointains. Au galop de leurs chevaux, les guerriers viennent se placer à gauche des druides. Le peuple se groupe aux limites fixées, assez près pour qu'il puisse voir. La cueillette de la plante sacrée commence.

Un ovid sacrificateur, couronné de feuilles de chêne, précède deux taureaux blancs, ancêtres probables de notre race du Charolais, que deux baros poussent vers l'arbre.

Lorsqu'ils y sont arrivés on les pare suivant les rites, l'avillonneux monte sur l'arbre, et de l'ulos sacré fait tomber la plante. Le peuple suit les phases de cette lente cérémonie avec attention ; elle se terminera par le sacrifice des taureaux qui aura lieu près des grands autels et leur chair servira au grand repas d'avillanoï.

Cependant une grande agitation règne chez les guenozes ; elles savent que la victime qui remplacera Myousa sera prise dans leur ordre et le moment de ce choix est proche. Enfin, avant que les taureaux tombent sous le couteau des sacrificateurs, un ovid apparaît avec ses bactes porteurs des poulets sacrés indispensables à la consultation des sorts. L'ovid choisit d'abord les douze plus jeunes parmi les guenozes, et chacune d'elles reçoit un grain de blé qu'au

(1) La pyramide existe toujours, elle est très régulièrement taillée et ses trois faces ont les mêmes dimensions, sa base est de 4 à 5 mètres. — (2) Comme la pyramide, la selle taillée dans un énorme bloc de granit, a été jetée bas d'un ensemble de grands autels démolis, elle a roulé au fond du vallon où elle repose heureusement sur sa base.

signal donné par lui elle jette droit devant elle. Alors les bêtes chassent les poulets sacrés hors de leurs cages et les dispersent à quelque distance des grains. Les bêtes reviennent en picorant : l'une d'elles saisit un grain qu'elle avale, le sort a parlé. Celle qui a jeté ce grain, Made, est aussitôt portée près de la pierre sanglante sur laquelle elle sera sacrifiée dans la nuit. Pour apaiser sa terreur, on lui présente la liqueur d'oubli, qu'elle boit à longs traits. Maintenant les yeux hagards, hébétéée, elle tourne inlassablement sur la pelouse en prononçant des mots incohérents. Mais voilà que surgit au flanc de la vallée, comme si elle était sortie de terre, d'entre les hauts genêts, une femme vieille, cassée, amaigrie ; elle s'appuie sur un long bâton et monte lentement. Plus elle approche, plus elle apparaît hideuse, repoussante même. Elle arrive enfin, les guerriers et la foule s'écartent pour la laisser passer ; tous ont reconnu la Droïtila (parole des chênes), la guenoze qu'on voit rarement et dont l'âge, pour beaucoup, est fabuleux. Elle est maintenant près de Made.

— Parle, Made, dit-elle doucement.

Alors, Made, que la guenoze a touchée, chante d'une voix farouche sa mélodie funèbre, les cheveux épars, les yeux hagards, en tournant sur elle-même, elle dit :

— Chantez, mes compagnes, chantez l'avillanoï, chantez la ronde de Martis, chantez un led à Tarvos Trigaran. Demain, dans la nuit, le chien agile Bellicus appellera le triste Brittan. Pour moi j'irai seule sans parais (compagnon) funèbre vers les îles de félicité. O mes compagnes, chantez l'avillanoï.

— Chantez l'avillanoï, reprend le chœur des Guenozes qui tournent autour de Made.

— Chantez l'avillanoï, reprend la Droïtila d'une voix terrible et caverneuse.

La vieille parle seule, cependant que la ronde continue et que Made tourne en frappant dans ses mains. Les druides et le Sanu se sont approchés, ils écoutent. Elle poursuit, le regard perdu vers le sommet des grands arbres qui frémissent sous la brise du soir :

— Chantez l'avillanoï ; la roue de sang grandit toujours ;

elle s'élèvera encore plus haut. Elle égale maintenant la roue de feu, celle de Sourya (1) et celle d'Ellana (2) ; elle atteint la demeure des dieux irrités. Chantez l'avillanoï, filles de la Touze (3) qui paie, qui paiera encore longtemps, mais pas toujours. Ecoutez ma voix monte vers les sommets. Dans un temps peu éloigné les grands chênes prendront feu sur les hauteurs, et peu à peu ils seront consumés jusqu'aux racines. Bien loin dans le temps et dans bien des lunes, les descendants de Tarvos trigaran chercheront dans la forêt des morts les traces de la civilisation de leurs pères ; mais ils remueront vainement des cendres. Chantez l'avillanoï et les malheurs des arvernes. »

La vieille a fini, elle reprend son chemin puis disparaît. Les guenozes continuent leur ronde ; le peuple n'a rien compris, les druides seuls ont été frappés par les paroles de la vieille ; ils en gardent une impression pénible.

Mais voilà Myousa devant le Sanu. Elle veut sauver Made ; elle a traversé aisément les lignes des guerriers, elle s'avance vers le gobed qui, de son côté, fait quelques pas.

Elle plie le genou, baisse la tête et attend.

— Parle, dit le gobed.

— Gobed, maître des forêts, et vous chênes des forêts, tous unis dans l'avillanoï et gouverneurs par le T des Touzes (4), je vous adresse la requête d'une fille d'edl, feuille d'une branche de la haute forêt des chênes. Tout à l'heure, vous allez faire tomber une branche de la Touze ; le sang de Made coulera dans le doïros sacré, elle sera brûlée à la gloire des dieux, elle donnera sa vie à ma place. Épargnez Made et sacrifiez-moi s'il le faut.

— A la volonté des dieux, répond le gobed.

Myousa se retire. Son intervention est intempestive, car le gobed de la Celdios et les druides ont assisté, non sans émotion, au commencement du drame. Ces sacrifices inutiles et atroces sont condamnés par leur secrète philosophie. Celui qui va s'accomplir les révolte ; ils n'en laissent rien paraître, mais le gobed est bien décidé à sauver Made ;

(1) Sourya un des noms du soleil. — (2) La lune. — (3) Touze, le peuple.
(4) Forêt de toutes essences : le peuple.

il attend l'occasion que vont lui fournir les augures. Les taureaux blancs d'avillanoï ont été mis à mort, l'owid sacrificateur fouille les entrailles du premier ; enfin il tire les viscères et montre aux druides un point qui lui paraît intéressant. C'est l'occasion attendue.

Alors, élevant très haut son saton sur lequel domine le **Tau**, et d'une voix forte le gobed dit :

— Les Namandei ont parlé : je place Made sous mon saton.

Ces paroles produisent une grande sensation. Parmi le peuple, quelques forenés fanatiques murmurent, disant :

Qui apaisera les dieux mauvais, les noirs génies, ceux qu'on ne nomme jamais ?

Mais le grand druide a perçu ces murmures, et de nouveau, au milieu du silence, il ajoute :

— Celui qui porte le double croissant marquera les siens sur la marmor des ombres dans l'année : Ma parole est celle des Namandei.

Les murmures ont cessé, ce langage obscur est compris de chacun selon sa science. Pour la foule, c'est la menace de Camulos, dieu des morts ; une crainte véritable s'est emparée du peuple, il n'est pas persuadé que les druides ont le pouvoir de faire mourir qui bon leur semble. La menace est adroitement lancée pour entretenir cette croyance, car parmi les milliers d'individus qui composent la foule, un certain nombre mourront dans l'année, et leur mort sera attribuée au gobed.

Made est sauvée.

ANTONIN BERTRAND.

UN PEINTRE FORÉZIEN

CH. BEAUVÉRIE

Près du doux Lignon et du petit village de Ponceins, vit comme un sage, mais privé maintenant de la joie de peindre, un artiste qui a aimé et chanté notre Forez.

Charles Beauverie est né à Lyon en 1839. Son père, entrepreneur de bâtiments, l'avait destiné à la quincaillerie. Après de fortes études classiques, le jeune Charles est donc mis en apprentissage chez un ami quincaillier à Lyon, mais il mord peu au métier et il comprend son apprentissage à sa façon. Il pense déjà à l'art qui l'attire, et, débordant de vie, aime les gambades et les farces ; la « quincaille » est le moindre de ses soucis. Il aurait même voulu faire partager ses goûts à son patron, et un jour il essaie de l'initier au saut-de-mouton : du haut d'une galerie du magasin, le jeune Charles aperçoit l'honorable commerçant qui passe au-dessous de lui ; d'un bond il lui saute sur les épaules, tout joyeux d'un aussi joli tour, mais au grand effroi et à la grande colère du quincaillier. Après quelques incartades de ce genre, l'apprenti doit abandonner le métier. Il entre aux Beaux-Arts de Lyon, bien que ce changement de situation ne fût pas au goût de ses parents.

De son passage dans la quincaillerie, Charles Beauverie gardera un certain dédain pour le commerce et un manque absolu de l'esprit des affaires ; mais il conservera aussi ses dispositions pour la blague et l'acrobatie ; lesté et adroit, c'est par une pirouette ou un entrechat qu'il aimait marquer la joie de revoir un ami ou conclure une discussion

il attend l'occasion que vont lui fournir les augures. Les taureaux blancs d'avillanoï ont été mis à mort, l'owid sacrificateur fouille les entrailles du premier ; enfin il tire les viscères et montre aux druides un point qui lui paraît intéressant. C'est l'occasion attendue.

Alors, élevant très haut son saton sur lequel domine le **Tau**, et d'une voix forte le gobed dit :

— Les Namandei ont parlé : je place Made sous mon saton.

Ces paroles produisent une grande sensation. Parmi le peuple, quelques forcenés fanatiques murmurent, disant :

Qui apaisera les dieux mauvais, les noirs génies, ceux qu'on ne nomme jamais ?

Mais le grand druide a perçu ces murmures, et de nouveau, au milieu du silence, il ajoute :

— Celui qui porte le double croissant marquera les siens. sur la marmor des ombres dans l'année : Ma parole est celle des Namandei.

Les murmures ont cessé, ce langage obscur est compris de chacun selon sa science. Pour la foule, c'est la menace de Camulos, dieu des morts ; une crainte véritable s'est emparée du peuple, il n'est pas persuadé que les druides ont le pouvoir de faire mourir qui bon leur semble. La menace est adroitement lancée pour entretenir cette croyance, car parmi les milliers d'individus qui composent la foule, un certain nombre mourront dans l'année, et leur mort sera attribuée au gobed.

Made est sauvée.

ANTONIN BERTRAND.

UN PEINTRE FORÉZIEN

CH. BEAUSERIE

Près du doux Lignon et du petit village de Poncins, vit comme un sage, mais privé maintenant de la joie de peindre, un artiste qui a aimé et chanté notre Forez.

Charles Beauverie est né à Lyon en 1839. Son père, entrepreneur de bâtiments, l'avait destiné à la quincaillerie. Après de fortes études classiques, le jeune Charles est donc mis en apprentissage chez un ami quincailler à Lyon, mais il mord peu au métier et il comprend son apprentissage à sa façon. Il pense déjà à l'art qui l'attire, et, débordant de vie, aime les gambades et les farces ; la « quincaille » est le moindre de ses soucis. Il aurait même voulu faire partager ses goûts à son patron, et un jour il essaie de l'initier au saut-de-mouton : du haut d'une galerie du magasin, le jeune Charles aperçoit l'honorable commerçant qui passe au-dessous de lui ; d'un bond il lui saute sur les épaules, tout joyeux d'un aussi joli tour, mais au grand effroi et à la grande colère du quincailler. Après quelques incartades de ce genre, l'apprenti doit abandonner le métier. Il entre aux Beaux-Arts de Lyon, bien que ce changement de situation ne fût pas au goût de ses parents.

De son passage dans la quincaillerie, Charles Beauverie gardera un certain dédain pour le commerce et un manque absolu de l'esprit des affaires ; mais il conservera aussi ses dispositions pour la blague et l'acrobatie ; lesté et adroit, c'est par une pirouette ou un entrechat qu'il aimait marquer la joie de revoir un ami ou conclure une discussion

sur l'art, dans laquelle personne ne parvenait à avoir raison.

Beauverie entre à vingt ans aux Beaux-Arts de Lyon où il obtient le prix de Paris ; il complète ses études à Paris à l'atelier Gleyre (1863-1864). Vers cette époque son père a des revers de fortune, mais, plein d'ardeur, le peintre ne quitte pas son art pour un métier mieux rétribué. Pénétré des principes de l'école lyonnaise, consciencieux et travailleur, il est un des meilleurs élèves de l'atelier Gleyre ; malgré ses études d'anatomie et de composition, c'est vers la nature qu'il est attiré ; il écrit à vingt-quatre ans : « Je serais désolé si mon père, dans mes excursions, ne voyait qu'un passe-temps agréable, et d'abord, ce ne sont pas des excursions, mais une installation à la campagne où je prends pour atelier la nature... » C'est à Cernay qu'il allait alors faire de fréquents séjours.

A partir de 1868 il expose régulièrement aux Salons de Paris. Il obtient en 1877 une troisième médaille pour *Le Lever de Lune* qui est au musée de Lyon, et en 1881 une deuxième médaille pour la *Cueillette des pois* qui est au musée d'Auxerre ; son tableau, *Les Ramasseurs de pommes de terre*, exposé l'année suivante, eut un beau succès. Nombre de ses toiles sont dans les musées de province : Amiens, Tours, Avignon, Saint-Etienne, Clermont, et à l'ambassade française de Saint-Petersbourg.

Beauverie peignait alors surtout à Auvers-sur-Oise où il a habité longtemps. Il a toujours affectionné les bords de rivière, sans doute parce que cela lui permettait de se consacrer en même temps à son autre grande passion : la pêche à la ligne ; et il a laissé des souvenirs mémorables parmi les pêcheurs de brochets d'Auvers.

Il faisait des escapades à Douarnenez en Bretagne où se réunissait une colonie d'artistes ; parmi eux était Sully-Prudhomme qui a laissé à Beauverie le souvenir de ce séjour en un harmonieux sonnet, qui fut écrit par le maître étendu dans l'herbe, à côté du chevalet du jeune peintre.

D'un voyage en Italie, il a rapporté des notes savoureuses et pittoresques illustrées de nombreux croquis où la verve de l'observateur s'allie aux qualités du dessinateur.

Il allait aussi dans la région d'Optevoz en Isère, où fré-

quentait une autre pléiade d'artistes, tels que Corot, Daubigny, qui se réunissaient autour de ce grand artiste, Ravier, qu'ils considéraient comme un maître. Ravier fut pour lui un grand ami.

Il a été également un bon graveur : il y a de lui une belle série d'eaux-fortes, *L'Oise à Auvers*, des interprétations de ses tableaux ou de ceux de Corot, Millet, etc.

N'oublions pas enfin que, pendant la guerre de 1870, *l'Illustration* lui demanda des croquis. C'est même pendant qu'il travaillait en forêt de Saint-Germain qu'il lui arriva d'être ramassé comme un vulgaire communard par l'armée de Versailles en route sur Paris.

Déjà récompensé d'une médaille d'argent à l'exposition de 1889, Beauverie est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1895 à la suite de l'exposition de Lyon ; et cette récompense eut l'approbation des autres artistes dont il était aimé pour son caractère simple et franc. Il n'en tira aucun orgueil. Tout au plus s'est-il permis de railler son ex-patron quineaciller qui, le rencontrant, était resté naïvement ébahi devant son ruban rouge, ne comprenant pas que l'on pût gagner la Légion d'honneur en faisant de la « barbouillade ». Beauverie aime rappeler cet incident comme une bonne blague de rapin.

Apprécié pour sa justice et son dévouement, il fut pendant plusieurs années l'un des principaux et des meilleurs organisateurs des expositions de peinture de Lyon, auxquelles il apportait le concours des artistes de Paris. Parmi ceux-ci, il avait de belles et affectueuses amitiés dont les toiles accrochées en sa demeure, et provenant d'échanges, sont le témoignage : J.-P. Laurens, Lapostolet, Cals, Lançon, Maignan, Japy, Tattegrain, Damoye, de Vuillefroy, etc.

Vers cette époque, pour sa femme qui est malade et qu'il perdra malheureusement bientôt, les médecins lui conseillent de quitter complètement Paris. Attiré et conseillé par les amis qu'il a déjà dans notre région, il vient s'installer à Poncins dans une maisonnette qui servait jusqu'alors de rendez-vous de chasse. Comme il a en chantier une commande de panneaux pour les Messageries maritimes, on construit rapidement un atelier en doubles

parois de bois qui communique avec la maison par une galerie vitrée. De cette maison quelconque il fait une demeure d'artiste encombrée de dessins, de peintures, d'œuvres de ses amis, de pierres, de vases et de bronzes anciens. Atelier très clair, salle à manger où règne le clair-obscur, galerie vitrée d'où la vue s'étend sur le jardin et le clocher du village, escalier de bois accroché à l'extérieur et disparaissant sous les plantes grimpantes, des fleurs autour de la verdure disposées sans recherche ; tout cela constitue un logis simple et pas banal, et dont l'aspect est riant sous le soleil d'été. C'est la Poncinette. Beauverie y vit en peintre et en campagnard.

Cessant d'aller à Paris, il abandonne la maisonnette qu'il avait sur la butte de Montmartre ; et jusqu'aux années de la guerre, il ne s'absente plus que pour aller passer l'hiver près de La Ciotat, dans la petite villa de son ami Millefoux, le sculpteur lyonnais ; le catarrhe dont il souffre l'oblige à éviter notre climat trop froid.

On peut voir accroché dans l'atelier son portrait peint par lui-même lorsqu'il était à Paris, à l'atelier Gleyre : dans une manière un peu sombre, le front haut, les yeux ardents, la barbe entière sous un visage maigre et grave ; cette physionomie, avec l'âge, conservera son caractère, et il s'y ajoutera plus de malice et de bonhomie. La barbe grisonnante accompagne bien le nez effilé et pointu que surmonte continuellement un lorgnon agité derrière lequel les yeux sont vifs avec toujours une envie de sourire et de blaguer. Pas de recherches vestimentaires, mais pas d'acoutrement rapin : le feutre campé plus ou moins sur l'oreille, suivant l'humeur, une canne rustique et l'inséparable pipe ; telle est la silhouette que connaissent bien ses bons amis de Saint-Etienne auxquels il faisait de fréquentes visites, alors que son état de santé le lui permettait. A Poncins, elle est tout à fait celle du peintre qui aime la vie des champs et les paysans ; dans d'autres localités où il n'était pas connu, cette tenue n'a pas été parfois sans intriguer les gendarmes.

En veste de chasse, coiffé du béret, le sac de paysagiste sur le dos et la toile accrochée par-dessus avec le parasol,

il part habituellement de bon matin, car il a toujours eu comme motifs de prédilection les effets des premiers rayons du soleil caressant la rosée et les légères brumes du matin. C'est généralement sur les bords boisés du Lignon qu'il installe son chevalet, se laissant charmer par le doux murmure de la rivière qui coule tranquille dans ce cadre calme de la plaine terminée à l'horizon par la ligne bleutée des montagnes. L'étude du matin achevée, il revient lentement, car le sac est lourd pour le catarrhe ; il traverse Poncins, s'arrêtant pour causer aux personnages influents du village : le cabaretier, le braconnier, le marchand de tabac ; et si la journée est belle, il ne la laissera pas s'achever sans aller tâter le poisson. Il a souvent chez lui des camarades peintres, des amis qui aiment sa franche gaieté, son caractère indépendant et un peu bohème ; plein de verve et d'entrain, sa conversation est enjouée et colorée ; en sa compagnie on échange de gais propos autour d'une vieille bouteille ; il excelle à conter les histoires de rapins et les blagues d'ateliers ; il aime la plaisanterie, mais il a aussi la réplique vive et mordante. Ces qualités de lettré et de gai compagnon lui ont valu d'être membre honoraire des Pingouins, un groupe de Stéphanois cultivés, présidés par M. Félix Thiollier, qui aimaient les arts et les lettres et aussi les joyeuses agapes. On peut en sa présence critiquer sa peinture sans l'émouvoir ; mais on est sûr de le faire enrager en s'attaquant à sa collection de silex et autres objets anciens. Quand de nouveaux visiteurs viennent en sa demeure, il ne leur parle pas de ses œuvres, il les conduit tout de suite à la vitrine qui occupe une partie de l'atelier et où il a rassemblé les meilleures pièces : Tanagra, sujets en bronze et en terre, poteries, lampes, bijoux et objets de l'époque gallo-romaine ou plus ancienne, et surtout les divers instruments de l'âge de pierre qu'il chérit par-dessus tout, car il les a cueillis pour une grande partie dans la région. Ces silex, que de plaisanteries ils lui ont values de la part de ses amis qui le savent sensible sur ce point ! Mais il est inébranlable, et, avec des descriptions de peintre, il explique l'usage que faisaient de ces pierres nos ancêtres sur cette terre du Forez.

Modeste et sans pédanterie, il cherche à être toujours impartial et juste dans ses jugements sur l'art ; il ne ressemble pas à certains peintres d'aujourd'hui qui prétendent tout rénover et avoir trouvé dans leur formule la seule vraie ; il croit à une seule perfection : la nature. Il admet tous les procédés, même les plus éloignés du sien, et toutes les idées, pourvu qu'elles soient sincères et qu'elles aient pour but de rendre avec plus de force l'impression ressentie par l'artiste. Par contre, ceux qui font de la peinture au « chiqué », ce ne sont que des « Jean f...tre », selon l'expression qui lui est chère. Lui, qui a plutôt recherché la douceur et l'harmonie, il sursaute un peu si on lui montre une peinture dont les tons sont plus violents et plus heurtés, mais, l'examinant, la détaillant, il dit peu après : « C'est bon ça. Beau morceau. » Aussi, chose rare chez un artiste, il a conservé l'affection de ses camarades. Il est pourtant prompt à s'emporter et à se fâcher ; mais sa bonne humeur prend vite le dessus et l'instant d'après il se réconciliera en riant de bon cœur. Vivant dans son rêve, il ignore la méchanceté et la haine et a de la peine à croire qu'elles existent chez les autres, ce qui ne va pas sans quelques mécomptes et quelques désillusions pour lui.

Toujours prêt à rendre service, ne le vit-on pas un jour dans son atelier peignant les filets d'une roue de voiture, parce que le charron du village le lui avait demandé, à lui, le seul peintre de Poncins ; il s'amusait de l'aventure et se contentait seulement de mystifier le charron en le menaçant de lui compter pour ce travail le prix d'une grande toile. Conservant une émotivité et une sensibilité de jeune artiste, il vibre fortement à tous les événements qui l'attristent, et la guerre, dont il sentait toutes les horreurs, a certainement contribué à ébranler son organisme. Il ne peut plus peindre, et c'est là sa plus grande peine ; mais il ne se plaint pas, il accepte avec sérénité la vieillesse et ses tristesses, et il a encore assez d'humour pour plaisanter lui-même « sa vieille carcasse ».

JEAN DELOMIER.

PAYSAGES LYONNAIS

DÉBUT D'HIVER

L'hiver, en reprenant son règne, nous dispense un de ses plus beaux dons d'avènement joyeux. Le crépuscule lustral a des douceurs de pastels d'autrefois. Sous un ciel souriant, tout sourit dans la ville.

Sur la place Bellecour, c'est un concert de nuances fragiles, comme en offrent les fleurs timides, défaillantes, entre lesquelles on reconnaît encore quelques vestiges des tons chair et azur semés avec amour par l'aimable soleil d'après midi.

A ce décor suave et parfumé de grâces, Fourvière, Saint-Just, le Puy d'Ainay, mystérieux sous leur voile de brume que bleussent des reflets d'or mourant, ajoutent une toile de fond idéale. Tout communie, tout meurt d'extase en une attendrissante sérénité.

SOLEIL LEVANT

Rue Vendôme, entre le cours Morand et la rue Cuvier

Une bise âpre et sibilante fait rage à tous les coins de rues, mais quelle bonne odeur de froid ! Les maisons paraissent glacées ; mais le ciel, merveilleusement pur, où brille le soleil levant, semble un vitrail tout en nuances. Une teinte analogue aux chairs de jeunes blondes s'y dégrade à ravir dans le plus diaphane des ors.

Sous ce rayonnement, l'horizon se bleuit et, dans la brume qui le voile, Saint-Pothin, — aventure incroyable ! — prend l'aspect d'un temple hellénique.

Modeste et sans pédanterie, il cherche à être toujours impartial et juste dans ses jugements sur l'art ; il ne ressemble pas à certains peintres d'aujourd'hui qui prétendent tout rénover et avoir trouvé dans leur formule la seule vraie ; il croit à une seule perfection : la nature. Il admet tous les procédés, même les plus éloignés du sien, et toutes les idées, pourvu qu'elles soient sincères et qu'elles aient pour but de rendre avec plus de force l'impression ressentie par l'artiste. Par contre, ceux qui font de la peinture au « chiqué », ce ne sont que des « Jean f...tre », selon l'expression qui lui est chère. Lui, qui a plutôt recherché la douceur et l'harmonie, il sursaute un peu si on lui montre une peinture dont les tons sont plus violents et plus heurtés, mais, l'examinant, la détaillant, il dit peu après : « C'est bon ça. Beau morceau. » Aussi, chose rare chez un artiste, il a conservé l'affection de ses camarades. Il est pourtant prompt à s'emporter et à se fâcher ; mais sa bonne humeur prend vite le dessus et l'instant d'après il se réconciliera en riant de bon cœur. Vivant dans son rêve, il ignore la méchanceté et la haine et a de la peine à croire qu'elles existent chez les autres, ce qui ne va pas sans quelques mécomptes et quelques désillusions pour lui.

Toujours prêt à rendre service, ne le vit-on pas un jour dans son atelier peignant les filets d'une roue de voiture, parce que le charron du village le lui avait demandé, à lui, le seul peintre de Poncins ; il s'amusait de l'aventure et se contentait seulement de mystifier le charron en le menaçant de lui compter pour ce travail le prix d'une grande toile. Conservant une émotivité et une sensibilité de jeune artiste, il vibre fortement à tous les événements qui l'attristent, et la guerre, dont il sentait toutes les horreurs, a certainement contribué à ébranler son organisme. Il ne peut plus peindre, et c'est là sa plus grande peine ; mais il ne se plaint pas, il accepte avec sérénité la vieillesse et ses tristesses, et il a encore assez d'humour pour plaisanter lui-même « sa vieille carcasse ».

JEAN DELOMIER.

PAYSAGES LYONNAIS

DÉBUT D'HIVER

L'hiver, en reprenant son règne, nous dispense un de ses plus beaux dons d'avènement joyeux. Le crépuscule lustral a des douceurs de pastels d'autrefois. Sous un ciel souriant, tout sourit dans la ville.

Sur la place Bellecour, c'est un concert de nuances fragiles, comme en offrent les fleurs timides, défaillantes, entre lesquelles on reconnaît encore quelques vestiges des tons chair et azur semés avec amour par l'aimable soleil d'après midi.

A ce décor suave et parfumé de grâces, Fourvière, Saint-Just, le Puy d'Ainay, mystérieux sous leur voile de brume que bleussent des reflets d'or mourant, ajoutent une toile de fond idéale. Tout communie, tout meurt d'extase en une attendrissante sérénité.

SOLEIL LEVANT

Rue Vendôme, entre le cours Morand et la rue Cuvier

Une bise âpre et sibillante fait rage à tous les coins de rues, mais quelle bonne odeur de froid ! Les maisons paraissent glacées ; mais le ciel, merveilleusement pur, où brille le soleil levant, semble un vitrail tout en nuances. Une teinte analogue aux chairs de jeunes blondes s'y dégrade à ravir dans le plus diaphane des ors.

Sous ce rayonnement, l'horizon se bleuit et, dans la brume qui le voile, Saint-Pothin, — aventure incroyable ! — prend l'aspect d'un temple hellénique.

HARMONIE EN GRIS

Sur la Passerelle du Collège, à midi.

Entre des rues où se bousculent toutes les tonalités pluviales, se glissent les faibles lueurs d'un soleil anémique. Collines du lointain, ponts, façades des quais s'estompent en une gamme neutre, grave, qui donne à ce décor banal une étonnante ampleur.

Tumultueux, irrésistible, le Rhône coule à pleins bords ; ses eaux troubles, mais nuancées comme la Manche sous une lumière sourde, complètent l'accord à merveille.

C'est une harmonie très fresque, très dolente et comme ouatée, qui rappelle « le Pauvre Pêcheur ». On se sent loin du monde et tout imprégné d'élégie, on songe à relire « Les Tristes ».

DANS LA BRUME

La ville a pris sa voilette de brume et sa maussaderie s'en trouve atténuée.

Ses collines, dématérialisées, dégagent un charme de légende ; on s'attend à les voir survolées par des groupes de sylphes ou d'elfes, ces ancêtres de nos aviateurs.

Et l'atmosphère grisâtre fait valoir à merveille la parure du Rhône ; le beau fleuve est alors d'un vert véronèse argenté, sublimé et en quelque sorte mythique.

Regardez bien. Des naïades se jouent entre ses eaux et y combinent ces ornements fugaces, ces arabesques ourlées d'écume, dont, seul, un Hokousai parviendrait à saisir les rythmes.

Au crépuscule, la brume se condense. Sur la place Morand, c'est à peine si l'on soupçonne les ossatures des arbres et quelques nuances bleuâtres. Du sol au ciel, tout tend à se confondre en une teinte grise.

Soudain le fluide électrique jaillit dans les globes de verre et les photosphères qu'il engendre ont, à ce début de ténèbres, la splendeur des lunes miellées. Tout s'embellit sous ce rayonnement. On se croirait en pleine féerie, dans quelque éden scandinave où, par le pouvoir d'Obéron et pour la joie de ses génies, apparaîtraient d'étonnantes lucioles.

SOIR POLYCHROME

Sur le quai des Brotteaux, près du pont Morand

La nuit vient de tomber, les becs de gaz flamboient ; mais, au couchant, une lumière subsiste et, au midi, de lourds nuages s'ornent de teintes cuivre rouge d'autant plus délectables qu'elles sont cernées de ténèbres.

C'est, au-dessus du Rhône, comme une draperie de soie changeante. Et le fleuve, où se jettent mille reflets de réverbère, roule des gemmes en fusion que les flots s'obstinent à fragmenter sans jamais les détruire. Il en résulte un séduisant mélange optique, vrai régal pour un délicat. L'eau, très vivante, très alerte, semble ainsi constellée de polypiers et d'actéries survenus des grands fonds de la mer.

Entre temps, la Croix-Rousse s'est mouchetée de taches lumineuses. De fenêtres qu'on ne soupçonnait pas, de rues noyées dans la pénombre s'échappent maints scintillements. La colline apparaît comme un dragon énorme aux cent yeux enflammés ; et, quand l'obscurité triomphe, ce symbole de vigilance n'est pas sans émouvoir.

VITRAIL

Sur le cours Morand, à l'angle de l'avenue de Noailles, au coucher du soleil.

Les pelouses du cours prennent une importance de parterre grand siècle ; sur la place Morand, platanes et fontaine se confondent en une grisaille. Au-delà tout s'unit, dans une teinte brune, à la colline de Fourvière ; et, sur ce piédestal de Parthénon, où tout un peuple évoluerait à l'aise, la basilique se détache, agrandie, presque méconnaissable, sous sa chape turquin cendré.

Et, sur le fond soufre doré du ciel, passent des nuages violâtres que les derniers rayons modelent avec des tons de feu. C'est, malgré le sceau de l'hiver, comme un avant-goût du printemps.

ALPHONSE GERMAIN.

François Lafond avait dix-huit ans quand il fut tué, le 11 novembre 1918, le jour même de l'armistice ! Les siens ont recueilli quelques-uns de ses vers. Une mince plaquette, que l'on feuillette en tremblant, car on y trouve ceci que l'enfant écrivait vers la seizième année :

*J'aime tout ce qui meurt, j'aime tout ce qui passe,
La rose qui se jame au charme d'un beau soir,
L'illusion fragile aux lèvres de l'espoir,
Le Rêve, papillon exilé de l'espace,
Et l'enfant, au matin d'un beau songe défunt,
Mais la rose surtout parce qu'inassouvie,
Prodiguant en un jour les trésors d'une vie,
Elle se ferme au soir avec tout son parfum.*

.....
*Oh ! puissions-nous avoir le destin de la rose !
Puissions-nous naître aussi dans un pleur de cristal
Et voir avec le jour notre paupière close,
Pleine encore des douceurs du rêve matinal.*

Ce souhait, qui serait une insulte à la vie, s'il n'était d'un enfant, la Destinée devait l'exaucer bientôt. « Je sais bien, dit M. Marcel Raval dans sa préface... que ce goût du néant, que cette inquiétude perpétuelle sont un des attributs romantiques de l'adolescence, mais ils ont ceci de particulier et de troublant chez François Lafond, c'est de correspondre mystérieusement à son destin. La mort, pour une fois, est venue, exacte, au rendez-vous ! » J'ajouterai que, ce rendez-vous à la Mort, François Lafond l'avait donné deux fois : la première dans ses vers, la seconde en contractant, au terme de sa dix-septième année, son engagement volontaire au 25^e bataillon de chasseurs à pied. Et voilà qui n'est plus romantique, mais plus du tout, — à moins de confondre le Cid avec le verbeux Hernani.

Littérairement, François Lafond devait beaucoup à Rostand. L'expérience l'eût dégagé de cette sujétion ; à des signes qui ne trompent point, on peut s'en assurer. Par exemple, dans ce sonnet du *Cloître* :

*C'est là que vient finir le grand murmure humain
Comme un flot qui se meurt sans bruit sur une grève,
C'est l'asile profond du silence et du rêve,
Où se tait chaque voix et finit tout chemin.*

DEUX POÈTES FORÉZIENS

MORTS POUR LA FRANCE

Nous n'en avons pas fini de compter les pertes que nous a causées la grande hécatombe. Si d'aucuns en font bon marché, si leur paresse ou leur ingratitude s'accommodent d'un oubli trop rapide, notre piété envers nos morts, envers ceux que nous avons connus, ou qui vivaient près de nous, doit réparer toutes les défaillances, en inscrivant leurs noms sur le marbre, en lettres d'or. Plusieurs d'entre eux auraient eu, parmi les vivants, une place de choix, s'ils n'avaient été sacrifiés. On pleure de colère en pensant à ce beau capital intellectuel anéanti. De trop pratiques voisins font entrer en ligne de compte les manques à gagner de leur industrie ; cette arithmétique tend, paraît-il, à diminuer l'importance de nos dommages dans l'appréciation des sacrifices consentis à la paix du monde. « Dix départements dévastés ou souillés, quelle misère, disent ces marchands de cotonnades, à côté de la grande pitié de nos bilans. » La fleur du sang français offerte pour la défense de ce « droit » dont leurs prédicants ont la bouche pleine, qu'est-ce, au juste, puisque cela ne se monnaie point ? *Blood is money* est un proverbe qui les fait rire à belles dents — si l'on peut dire, — quand il s'agit du sang des autres. Malgré eux, malgré tout, dressons nos listes. A défaut de « justice immanente », soyons justes envers nous-mêmes, envers les nôtres...

En déplaçant quelques livres, nous avons retrouvé, parmi les plus précieux, deux recueils de poèmes : *Les Ascensions du Cœur*, de Jules Dupin, et *En glanant*, de François Lafond. C'étaient des enfants quand la mort est venue les faucher au cours de l'horrible moisson.

*Selon la règle austère, hier comme demain,
Sans se faire jamais plus lente ni plus brève,
Leur lèvres pâles égrenent et murmurent sans trêve,
Le rosaire de buis ou le missel romain !*

*Sous l'arcade, le soir, la cloche les appelle
Et tandis qu'elles vont, blanches, vers la chapelle
Par le cloître troublé du pieux Angelus,*

*Leurs yeux sont grands d'extase et ne voient déjà plus
La poussière du Temps qu'effleurent leurs sandales
Et l'herbe de l'oubli qui croît entre les dalles !*

Le ton est trop naturel, l'expression trop directe pour que ce talent eût pu longtemps rester dans le sillage d'un aîné.

La dernière pièce du recueil : *Ce que dit la pendule*, rappellerait aussi notre Mercier :

*On a dit que j'étais comme un cœur qui palpite,
Serait-il donc des cœurs que nul amour n'habite
Ou des cœurs qui jamais n'ont su battre plus vite ?*

Le trait est net autant qu'il est joli. Mais que dire de la fin :

*Hommes qui vous bercez d'inutiles retours,
Du même pas égal dont j'ai compté vos jours,
De ces sommeils sans fin je rythmerai le cours.
Pourtant il serait doux d'être homme et de finir,
Gardant l'espoir qui veille au seuil de l'avenir
Et le passé qui dort, très doux au souvenir.*

Ce regret qui s'exhale des choses, sans doute l'avons-nous entendu chanter sur d'autres lyres, mais il est beau de l'avoir su traduire aussi bien, — à seize ans !

Jules Dupin avait, semble-t-il, une plus abondante lecture, ou des admirations plus variées. Écoutez ceci. N'est-ce pas le ton émouvant, le mouvement voluptueux, la joie physique du vers de Mme de Noailles ?

*Comme il fait doux ce soir d'été dans la maison,
Quand on voit au dehors les feuilles déjà mortes,
Qui tombent dans l'allée et que le vent emporte
Avec les doux regrets et les illusions !
C'est l'été, mais déjà va revenir l'automne.*

*La saison de l'adieu va bientôt revenir...
Pauvre cœur, c'est l'automne et tu devras souffrir.*

*.....
Ce soir, dans la maison, je me sens si près d'Elle,
Pour avoir murmuré la douceur de son nom.
Comme tout a changé depuis deux jours à peine !
Avant il suffisait d'un rien pour m'attrister,
Mais aujourd'hui plus que jamais je sais l'aimer,
Et je l'écoute en moi, bien que tu sois lointaine.*

Non, certes, ce n'est pas la grande effusion lyrique d'Anna de Noailles, mais l'accent y est bien.

Il y a moins de candeur chez Jules Dupin que chez Lafond. Je n'ai connu ni l'un ni l'autre, et je n'en juge que par leurs vers. Mais la maturité de Dupin doit plus à la lecture qu'à l'expérience. Les grands thèmes qu'il aborde : la religion, l'amour, l'automne, la solitude, la douleur, exigeaient plus qu'il ne pouvait donner de lui-même. En pareil cas, c'est tout à l'honneur d'un jeune poète qu'il n'ait rien voulu dissimuler de ses sources. Voici une romance où l'on croirait entendre la voix du bon Francis Jammes :

*Mignonne, il pleut des gouttes larges
Que le soleil illumine ;
La pluie chante sur les toits, sur les arbres,
Sur la terre fraîche aux flaques d'eau,
Sur l'étang qui remue et sur le pré tranquille,
Et tout l'air est vivant de l'eau qui brille.
Mignonne, il pleut des mots de cristal
Qui résonnent comme des gouttes !*

Peu à peu, Jules Dupin fût devenu un poète d'intimités. Les promesses de son beau livre, très divers et très nuancé, auraient été tenues brillamment. J'aime le rythme de certains retours sur soi-même, où l'on perçoit le dessin des œuvres de l'avenir :

*Ne cherchons pas au loin notre inspiration,
Car c'est autour de nous que nous la trouverons ;
La poésie est simple et Dieu ne l'a pas faite
Pour chanter au dehors des sentiments nouveaux,
Mais pour nous dévoiler les intimes pensées.
Ce matin, je suis bien, ma tristesse est passée ;
Je regarde tomber les feuilles de l'ormeau*

*Qui jaunissent déjà, tandis que plus vivace
L'acacia conserve son feuillage vert ;
Je suis sur le sentier qui s'élève en terrasse,
Je rêve simplement et je chante mes vers.*

« Ce matin je suis bien, ma tristesse est passée... » Avec peu de mots, les mots de tous les jours, un vrai poète sait déchaîner au fond de nous toute une symphonie.

Conservons, nous, les survivants, ces balbutiements de grandes âmes qui se cherchaient encore. D'autres provinces ont élevé des stèles à leurs jeunes poètes morts pour la France ; les nôtres ne peuvent pas se soustraire à ce devoir glorieux. Que l'exemple de notre revue, qui se fût honorée de la collaboration d'un Jules Dupin et d'un François Lafond, soit suivi par tous aux pays forézien et vellave. Ne laissons rien se dissoudre de nos trésors ; soufflons sans trêve sur la poussière de l'oubli.

JEAN TENANT.

CHRONIQUES RÉGIONALES

FOREZ

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LOCALES

Les deux causeries de janvier sous le patronage de la Société des Etudes locales ont été faites par M. Pauze, son président, et par M. Dufour. D'autres sont annoncées.

M. Pauze a parlé de « la Chaire de Notre-Dame » et résumé l'état de la question à la suite des travaux de M. Galley, du chanoine Relave et de M. André Granger. Ce monument de sculpture sur bois au dix-septième siècle, le plus beau que possède la ville de Saint-Etienne, est l'œuvre de Claude Désiré. Quelques-uns ont soutenu qu'il était en réalité l'œuvre de Lamouroux, sculpteur de Lyon. M. André Granger a découvert et publié le « prix fait », c'est-à-dire le contrat établi par le clergé de Notre-Dame : il est au nom de Claude Désiré, mais il mentionne Lamouroux comme son collaborateur. Autour de la chaire de Notre-Dame, M. Pauze a donné une esquisse du Saint-Etienne du dix-septième siècle : Le Saint-Etienne des trois Chapelon.

M. Dufour a indiqué en détail aux personnes que les études locales peuvent intéresser, les sources nombreuses et souvent peu connues où elles doivent aller puiser des renseignements certains. A l'appui de ces indications, il a fourni, à titre d'exemple, des extraits de son histoire du prieuré de Saint-Rambert, et donné des explications sur sa méthode de travail. Les auditeurs ont remporté l'impression d'une documentation des plus sérieuses et des plus considérables.

M.

CHRONIQUE DES CONCERTS

17 janvier. — Botrel et ses chansons, cela veut dire une salle comble. Il est le poète populaire. Il va, comme les ménestrels d'antan, semant de la gaieté, de l'entrain, un brin de cette sentimentalité qui plaît tant au peuple. Et puis Botrel nous dit : « Sens tes racines profondes, vieux peuple de France ; ainsi tu connaîtras ta voie. » Voilà, à mon sens, quel est le vrai mérite d'un Botrel. On n'analyse pas cette poésie naïve, pas plus que les airs qui la portent ; mais quand on les a entendus, chantés par l'auteur, on comprend qu'ils sont de chez nous.

Le pianiste, M. Vargas de Nunez, accompagna avec tact. Comme soliste, il gagnerait à ne point abuser de la pédale dans Bach et à se sentir plus maître de ses doigts dans les mouvements rapides. Le toucher est bon, bien qu'un peu dépourvu de puissance. M. Reitlinger, violoniste remarquable, pourrait revenir se faire mieux entendre et goûter dans un concert où il serait fort estimé. Plusieurs morceaux, qu'il jouait avec autant d'art que de plaisir, régalerent les amateurs : Variations de Tartini, une transcription des *Momens musicaux* de Schubert, la Berceuse de Fauré, etc.

Deux jours après, nous allions entendre de nouveau Mlle de Valmalète et M. André Hekking. Bien qu'à la première audition le jeu de Mlle de Valmalète m'ait beaucoup plu par sa finesse et sa précision, je n'aurais jamais cru pouvoir lui attribuer autant de rondeur et de puissance. Ces différences d'effets peuvent parfaitement provenir de l'instrument ou de l'acoustique du lieu. Dans les sonates pour piano et violoncelle de Beethoven et de Rachmaninoff, elle témoigna d'une merveilleuse entente avec son partenaire, tandis qu'en soliste elle interpréta à la satisfaction de tous des pièces de Chopin, Scriabine, Ravel (*Jeux d'eau*) et Saint-Saëns.

M. André Hekking reste toujours l'artiste accompli que nous avons entendu naguère avec tant de plaisir : chaleur, plénitude de son, virtuosité ; il possède ces qualités à un haut degré. Son programme comprenait une suite de Bréval, une page de Corelli, Sérénade de Glazounow, et la Tarentelle de Popper qui est uniquement un jeu de finesse et de vélocité instrumentale ; tout ceci, en outre des sonates où son talent pouvait s'étaler à l'aise.

Après André Hekking nous eûmes la faveur d'entendre le lendemain, au concert du Conservatoire, son élève Marcel Hubert. Enfant prodige, il obtint son premier prix à treize ans et réalise déjà les promesses qu'on pouvait attendre de lui. De son maître célèbre il s'est assimilé toutes les qualités : il a exécuté le Concerto de Lalo pour violoncelle et orchestre, avec une maîtrise et une maturité vraiment surprenantes ; aussi fût-il fêté avec l'ardeur et la sympathie que suscitent toujours les dons merveilleux de ceux qui, ayant reçu beaucoup en partage, sont aussi tenus de donner beaucoup.

L'orchestre du Conservatoire s'est vraiment distingué dans l'exécution de la septième Symphonie : l'Apothéose de la Danse, comme l'appelait Wagner, ou plutôt l'apothéose du Rythme. Beethoven, dont l'âme était familiarisée avec les conceptions les plus grandes, a pu vouloir glorifier le rythme dans la plus vaste acception du mot : rythme de tout ce qui vit et se meut, rythme des mondes, de la nature, du corps humain, du langage poétique et des mouvements chorégraphiques. C'est ainsi que la portée d'une véritable œuvre d'art n'a pas de limite. Elle procède d'une intuition profonde : offerte à l'humanité comme aliment spirituel, elle aide les autres âmes à penser et à prendre leur essor vers l'infini.

Lorsque, le 27 janvier, les deux admirables artistes que sont Lucien Capet et Paul Loyonnet nous présentèrent trois sonates de Beethoven pour piano et violon, ce furent trois fleurs de son génie musical, chacune se distinguant par sa forme, sa couleur, son parfum. La dernière, la sonate à Kreutzer, — où le thème amoureux revient en de nombreuses variations, — comme les mots d'amour sont cent fois répétés — ne peut s'entendre sans penser à l'ouvrage de Tolstoï. Au nom de quelle morale pourrait-on condamner Beethoven chez qui la passion restait toujours généreuse et chaste ? — ou condamner la Musique elle-même, la langue la plus pure, la plus discrète, à laquelle on a recours quand les mots deviennent vains ?

Insister sur la valeur de l'interprétation serait superflu. Ces deux maîtres du violon et du piano se sont unis pour fondre les deux instruments en un seul tout. Nous avons entendu Lucien Capet avec son quatuor : il est même plus vibrant dans la Sonate, ce qui ne saurait déplaire. Quant à Paul Loyonnet,

il fut admiré au plus haut degré pour son style, son toucher, sa science de la pédale, tout enfin.

Au 5^e concert du Conservatoire, on entendit de nouveau la 7^e Symphonie, puis le Ballet des Troyens, de Berlioz, puis la suite d'orchestre de l'*Arlésienne*, dans laquelle certains éléments moins bien au point nuisaient à l'ensemble. Il n'y a jamais tant de cohésion que dans la phalange qui compose l'orchestre classique. Celle-là se « sent les coudes », si l'on peut dire, et progresse à mesure que se suivent les concerts. Il faut qu'il en soit de même dans tous les cas et pour tous les instrumentistes, même ceux dont le concours est moins fréquemment nécessaire.

A la même séance, M. Maurice Reuchsel fit entendre la viole d'amour dans une suite de Marc, la *Chanson à bercer* de Florent Schmitt, et une de ses œuvres intitulée *Au Val d'Andorre*. L'instrument, surtout original et assez rare, doit présenter de sérieuses difficultés comme doigté et coup d'archet, si bien que l'usage en est devenu restreint, malgré sa sonorité agréable. Mais toute manifestation d'art conserve son intérêt, et le public parut y prendre grand plaisir, accueillant M. Reuchsel avec son habituelle sympathie qui encourage les artistes.

Ce mois-ci nous n'avons pas entendu de nouveau le Quatuor Crinière. Mais je voudrais réparer une omission qu'une ligne « tombée » a produite dans ma dernière chronique : dans le quatuor, op. 7, de V. d'Indy (concert du 5 décembre), M. Paul Peracchio tenait comme précédemment la partie concertante de piano, avec le soin auquel il nous a habitués. Il ne saurait, en effet, entrer dans ma pensée de passer sous silence le rôle d'un artiste stéphanois auquel nous devons, en outre, l'organisation de maints concerts intéressants.

ANDRÉ LÉTANG

LE THÉÂTRE MASSENET

Les spectacles donnés au Grand Théâtre depuis la mi-janvier ont permis d'apprécier les efforts que fait la direction pour persévérer dans la voie où elle s'est engagée dès le début de la saison. Très sincèrement, nous nous joignons à nos confrères pour l'en féliciter. Avec les moyens mis en œuvre, tout le possible est fait. Les grands ouvrages d'opéra et d'opéra-

comique reçoivent une interprétation très satisfaisante et surtout très homogène, — du moins dans la plupart des cas. La mise en scène est toujours très soignée, la figuration bien réglée, les chœurs longuement exercés : si, dans quelques œuvres, le *Roi d'Ys* ou *Guillaume Tell*, il y a quelque chose à reprendre, c'est que l'on se trouve en présence de difficultés insurmontables, et qu'il faudrait une scène plus vaste et un personnel plus nombreux. Sachons limiter nos exigences pour ne point décourager de louables tentatives.

Au programme des trois semaines écoulées, nous avons eu :

Le Trouvère, avec M. Morrisson qui a remporté, comme toujours, un franc succès, encore que son jeu et ses moyens convinssent moins au rôle de Manrique qu'à celui d'Eléazar, — tel du moins qu'il a su, non sans audace, le transformer. Lui donnaient la réplique MM. Harry Weber, Redel ; Mmes Lempers et Solska. Cette dernière a été fort goûtée dans le rôle d'Azucéna.

Werther, une fois encore. Mais qui s'en plaint ? Surtout quand on a, pour jouer cette œuvre où la fraîcheur et la légèreté s'allient au tragique le plus sombre, M. Lemaire que nous nous permettons d'égaliser aux meilleurs ; Mme Suzie Baron qui fut tout simplement admirable dans le rôle de Charlotte, rachetant ainsi ses défaillances de la veille dans *la Tosca* où, d'ailleurs, tout le monde avait été mal à l'aise, à cause de Mario (M. Campagnola n'est décidément plus en possession du merveilleux organe qui lui a valu sa légitime réputation) ; — M. Clément, un Albert sympathique à force de tact et de finesse ; — Mme Maud Lamber, gracieuse et câline dans le rôle de Sophie.

Puisque j'ai dit un mot de la représentation de *la Tosca*, je n'aurai garde d'oublier M. Weber, qui fut un bon Scarpia, sans outrance, et très à l'aise dans ce rôle qui semble convenir à son organe un peu grave.

Thaïs, c'était Mlle Simon : une voix généreuse, aux inflexions passionnées ; Athanaël, M. Weber ; Nicias, M. Léon Marcel.

Pour *Guillaume Tell*, la direction avait engagé M. Guis. Éclatante et pleine dans l'aigu, nuancée dans le mezzo, sa voix convient parfaitement à ce rôle où les difficultés abondent.

M. Weber, enrhumé ce jour-là, fit son possible pour donner la réplique avec discrétion.

Le *Roi d'Ys*, avec M. Kaisin. Ce ténor conquiert de plus en plus la sympathie du public. Il compose avec soin, il atténue avec art certaines duretés de son organe, — au demeurant fort agréable. Il a détaillé à ravir la romance de Mylio dont on lui a fait bisser le second couplet. Mme Richardson a joué avec feu le rôle tragique de Margared, et Mme Lamber a délicatement traduit les soupirs et les chastes ardeurs de Rozenn. M. Delpret n'a-t-il pas un peu forcé l'accent farouche de Karnac ? Au rôle du Roi, M. Redel a donné toute la majesté désirable.

Enfin, mardi 6 février, on a repris *Louise*, avec une distribution de choix. La première représentation était loin d'avoir attiré au théâtre un nombreux public. C'est tout à l'honneur de M. Masson de n'avoir pas craint de revenir à la charge. Nous sommes convaincus que cette persévérance portera d'heureux fruits. Peut-être faudra-t-il attendre une seconde saison, pour cela, et des conditions meilleures ? Notre rôle, ici, est de dire qu'au point de vue artistique de réels efforts sont faits pour rendre à notre théâtre une réputation digne de Saint-Etienne. A ceux dont c'est la tâche, d'épargner au public des sujets de mécontentement pour l'avenir et de prévenir de nouvelles chutes.

Une initiative mal récompensée, ce fut celle à laquelle nous avons dû d'entendre l'*Arlésienne*. La pièce était jouée par des artistes de l'Odéon et de divers théâtres de Paris. Ce fut une soirée admirable. Nous nous contenterons de citer, parmi les interprètes : Mme Andral qui a prêté les beaux accents de sa voix grave au personnage de Rose Mamaï ; M. Desmoulin et M. Blanchar (Balthazar et Frederi) ; M. Berley, un réjouissant patron Marc ; Mmes Guesnier, Schney et Beaufort. — L'orchestre, sous la direction de M. Allo, s'est surpassé. On a fait bisser la farandole, enlevée avec brio. Mais on aurait dû refuser du monde pour l'*Arlésienne*. Hélas !...

Je ne puis que faire une sèche énumération des représentations d'opérette données par la troupe sédentaire : *Boccace*, *La Fille de Madame Angot*, *Gillette de Narbonne*, *La Poupée*, *La Cocarde de Mimi Pinson*, *Miss Helyett*... Nous avons, pour

tous ces ouvrages pimpants et colorés, des interprètes pleins de grâce et de fantaisie. Nous leur devons des remerciements pour les soins qu'ils prennent à nous divertir. Certains d'entre eux, — Mme Maud Lamber, pour ne citer qu'elle, — fournissent un très grand effort. Mme Lamber est une artiste consciencieuse qui ne néglige rien pour donner à ses personnages tout le relief et le caractère exigés. Elle a été avantageusement remarquée dans *Gillette de Narbonne*, dans *La Cocarde de Mimi Pinson* et dans *Boccace*. — M. Béroard est presque toujours excellent, plus particulièrement dans *La Poupée* (le Père Maximin) et dans *La Cocarde* (Jean Robichon) ; nous avons dit tout ce que nous pensions de cet artiste plein de verve gentille, dans une précédente chronique, à propos de *Boccace*. — M. Léon Marcel joue un peu... « jeune », plus jeune encore que ne le comportent les rôles de « jeune premier » ; mais est-ce un défaut ? Il a une jolie voix, par moments puissante, et il sait se servir agréablement de la voix de tête. — Mme Roman, nouvellement engagée, apporte à la scène une verve endiablée ; elle donne à sa voix des inflexions moqueuses qui dans certains rôles, comme celui de Rosita (*Gillette*) et surtout celui de Zoé (*La Cocarde*), font merveille. — M. Parian est un comique désopilant. On lui reproche d'accentuer quelquefois, mais il faut reconnaître que ses rôles sont très étudiés et qu'il fait son métier avec goût. — M. Bouchère, qui s'est taillé un beau succès dans Monthabor (*La Fille du Tambour Major*), remplit avec tact les emplois qui lui sont confiés. Je l'ai particulièrement apprécié dans le rôle du Roi René (*Gillette*), dans celui de Lorémois (*La Poupée*) et dans celui de Robichon (*La Cocarde*).

JEAN TENANT.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec douleur la mort de M. Claude-Noël Desjoyaux. Il était bien connu pour ses travaux d'érudition, qui dépassaient le cadre de l'histoire régionale, et il avait en chantier d'importantes études qu'il laisse, croyons-nous, inachevées.

La revue des *Amitiés Foréziennes et Vellaves* s'honorait de le compter au nombre de ses amis de la première heure. Nous nous étions assuré sa collaboration qu'il nous avait formellement promise.

Nous nous inclinons avec respect devant la douleur des siens, en les priant d'agréer l'hommage de nos condoléances, attristées.

VELAY

Les Fêtes de la Pentecôte en 1923

Le capoulié vient d'aviser officiellement la maintenance de Velay du choix fait par le Consistoire, à la dernière Sainte-Estelle, pour les prochaines assises générales du monde félibréen.

La désignation de la ville du Puy pour cette assemblée traditionnelle, à laquelle accourent de tous les points de la France, de la Catalogne, parfois même de l'Amérique du Sud, les représentants les plus attitrés de notre ancienne langue d'oc, a été doublement motivée par le passé brillant de notre cité dans les annales littéraires du parler provençal et par le non moins brillant renouveau qui, depuis quelques années, fait reflourir dans le beau pays de Velay des traditions poétiques qui firent autrefois sa gloire et son renom.

A côté des anciens troubadours qui naquirent sur notre sol, un essaim nombreux de poètes, voire même de poétesses, s'est groupé dans le cours de ces dernières années, sous la bannière des félibres du Puy, et c'est bien de la sorte une véritable *Ecole félibréenne* qui s'est établie en Velay, sous l'inspiration première de notre vaillant ami Jean de Barrau, tombé depuis lors, des premiers, au cours de l'horrible bataille, puis sous la savante

et vigoureuse direction de M. Césaire Fabre, qui fut pendant douze ans le chef incontesté du Félibrige ancien.

Faut-il citer des noms ? Mais ils sont légion, autour de l'Etoile vellave :

Mlles Germaine de la Rochette de Rochegonde, Paulette Lauze, Marie-Rose de Mourgues, Elisabeth Borionne, Marie Meiller, Elisabeth Magnin, Louise Teyssier, Mme Cuoq, la baronne de la Rochette de Rochegonde ; MM. Gabriel Durand, Gustave Arsac, Frédéric Guillemot, Septime Dupin, Léon de Courtilles, le chanoine Badiou, l'abbé Fayard, l'abbé Carrot, l'abbé Oddes, Feuillet, Girard, Félix Fabre, Jean Coze, Louis Rebattet, Edouard Boudon, Zacharie Chapellon, Sylvain Lashermes, Lucien Vailhorgues, Eyraud d'en Va, Philippe Fretz, Léon Rodier, Pierre Mialon, Jean Laurent, Edouard Terrasse, Bertrand Gallice, Antonin Lauze, le docteur Boncompain, Auguste Taffin, Paul Le Blanc et Gratien Bonnet. Voilà certes une pléiade qui déjà tient sa place au grand soleil félibréen ; et l'on comprend sans peine que le Consistoire ait songé, pour son assemblée annuelle, à la ville qui a su grouper en quelques années, sur le sol de l'une des plus minuscules provinces françaises, une si nombreuse phalange de défenseurs du Gay-Sçavoir.

Mais là ne s'arrête pas notre action. Dès l'origine, nous avons su nous souvenir que le Félibrige est le régionalisme intégral ; qu'il veut conserver à chaque province, non seulement sa langue et son histoire, ses anciens monuments et ses sites pittoresques, mais aussi ses vieux usages, ses anciens costumes, ses mœurs et ses fêtes locales.

Le Félibrige veut *maintenir* toutes les traditions d'antan, toutes les reliques du passé. Il veut que nous les sauvegardions avec un soin jaloux, pour les transmettre à ceux qui, sur le même sol, viendront nous remplacer, — comme nous les ont jalousement transmises les générations qui jadis nous ont précédés.

Et c'est pourquoi le Félibrige est divisé en *maintenances*, chargées chacune du *maintien* de la langue, des us et des coutumes, dans l'ancienne province qu'elle représente aujourd'hui.

L'*Empire du Soleil*, comme le nomment des poètes, a été divisé en six maintenances : Provence, Languedoc, Limousin,

Gascogne, Velay et Auvergne, — englobant tout le terroir français de langue d'oc, de l'océan aux Alpes, des Charentes et du Bourbonnais à la Côte-d'Azur.

Dans chacune de ces provinces, des *Ecoles* ont été créées, pour réveiller dans l'âme populaire l'amour de tout ce qui constitue la vie et l'être même du pays ; des Jeux Floraux y sont organisés, pour encourager chansonniers et poètes ; une Reine y est proclamée, pour présider comme jadis, au temps des troubadours, aux tournois poétiques et aux fêtes joyeuses remplaçant aujourd'hui les Cours d'Amour d'antan.

Et c'est ainsi que les Ecoles vellaves ont institué ces félibrées bruyantes où reparaît, dans toute sa splendeur, le costume traditionnel de notre cher terroir, où se dansent les vieilles bourrées que dansèrent nos aïeules.

Cette rénovation du costume local accompagne toujours la résurrection de la langue, et l'une et l'autre seront exaltées comme il convient, au cours de la Sainte-Estelle de 1923.

A côté de la Cour d'Amour et des Jeux Floraux félibréens, sera instituée la fête du *costume régional*. Tous les costumes de la région y seront admis : vellaves, foréziens, vivarois, auvergnats, bourbonnais ; et des prix seront décernés, par la Maintenance de Velay, à ceux qui le mériteront.

Chaque pays viendra danser sa danse de terroir, chanter sa chanson de clocher.

Et comme déjà sont annoncées des délégations de l'Ariège, de la Savoie, de la Corrèze, etc..., le tournoi nous promet d'être étourdissant de soies et de dentelles, de rubans et de moires, de vieilles danses et de joyeux refrains.

L'ART DU VITRAIL

LES VITRAUX DE ROZIERS-COTES-D'AUREC

Si la plupart des anciennes corporations artistiques de notre Velay ont disparu depuis la Révolution et si cartiers, imagiers et orfèvres ne sont plus aujourd'hui qu'un songe dans la capitale vellave, nous avons, au contraire, la joie de constater qu'en ce qui concerne la peinture et la sculpture le Puy moderne se montre digne du Puy-Sainte-Marie.

La peinture sur verre, elle-même, y est en honneur, et le nom du peintre Charles Borie, restaurateur de la grande verrière de Saint-Nizier, à Lyon, a franchi depuis longtemps les limites de notre région.

Sans parler des Anges musiciens et des seize autres vitraux de 30 mètres carrés qu'il exécuta avant la guerre pour la cathédrale d'Honolulu, et pour ne signaler que les œuvres les plus remarquables dont il a doté les églises foréziennes et vellaves, nous noterons simplement le Christ en croix de Sail-sous-Couzan, la Jeanne d'Are de Monlet, les trois grandes baies de Cervières, près Noirétable, la totalité des verrières de Montregard, Boisset, Grèzes, Pradelles, les Etables, Saint-Thurin, Saint-Laurent-Rochefort, etc...

Demain, ce sera Saint-Romain-la-Motte qui recevra de lui tous ses nouveaux vitraux. Aujourd'hui, c'est pour Roziers-Côtes-d'Aurec qu'il vient d'exécuter une série complète d'œuvres fort remarquables : Saint-Régis et les dentellières, Saint-Michel, la Tentation de saint Antoine, l'Assomption, saint Pierre, Jeanne d'Are, et surtout un splendide portrait de l'ancien prieur de Roziers, Pierre Gaiffier, vivant de 1585 à 1623.

Cette figure, fort brillamment traitée, d'après une ancienne peinture de l'époque, est certainement l'un des chefs-d'œuvre du peintre Borie.

Le prieur est représenté debout, dans son costume contemporain d'Henri III et de la Ligue. Ses traits, d'une énergie et d'un calme très expressifs, sont rendus avec un art et une finesse qui font le plus grand honneur à l'artiste.

Ce Pierre Gaiffier fut d'ailleurs un personnage historique et son portrait mérite d'être sauvé de l'oubli. L'exemple de M. le Curé de Roziers devrait être suivi. Combien de paroisses, du Forez comme du Velay, ont encore de la sorte d'anciens documents des quinzième et seizième siècles, représentant les anciens bienfaiteurs de leur église, et combien il serait à la fois plus artistique, plus local et plus conforme aux traditions du terroir, de faire reproduire en vitrail ces personnages, qui furent en leur temps les Mécènes de leur région ou de leur pays, et dont les costumes anciens, l'allure et tout l'aspect s'harmoniseraient beaucoup mieux sur les verrières de nos vieilles chapelles, avec

les arcs romans, les ogives gothiques et les dentelles de pierre sombre que nous ont laissés les siècles disparus.

Le prieur Gaiffier, nous dit la chronique, était né en Italie. Il se considérait comme français parce que né pendant l'occupation française.

Une question se pose à ce sujet. Gaiffier est-il né en Italie d'un officier de l'armée française marié outre-monts, ou de parents italiens ?

Nous ne prétendons pas résoudre la question, mais nous remarquons qu'à cette époque vivait un capitaine du même nom, originaire de Langogne : Jean-François Gaiffier, dit *le capitaine Bessettes*, seigneur de Fabrèges, près Châteauroux.

Fils d'Antoine Gaiffier, marié le 10 novembre 1517 à Ysabeau de Hautvillar, petit-fils de François Gaiffier, s^r de la Chaze, Bessettes, Fabrèges, Maurin, la Ligayre, la Rochette et la Garde — Guérin, marié à la fille de Pierre de *Mundo*, — il avait pour bisaïeul Raymond Gaiffier, vivant en 1456, époux de Gabrielle de Borne, sœur de Dragonnette, dame de Marigon, près Pradelles, — et pour trisaïeul Guillaume Gaiffier qui fonda la chapelle de Notre-Dame de Consolation, à Saint-Jacques de Chastanier, par testament du 2 décembre 1413.

Cette famille, connue à Langogne dès 1333, et qui donna, l'année suivante, un chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, existait encore en 1682, date à laquelle un habitant du Puy, Louis de Mialhet de la Borie, épousa Marie-Antoinette Gaiffier, fille de François et d'Ysabeau de Chastel de Condres. Il est possible, quoique non encore établi, qu'elle soit la même que la famille Gueyffier de Talairat, que l'on trouve à Brioude, avec une orthographe différente, en 1738, et à laquelle appartenait le maire-poète de Brioude, baron de Talairat, mort en 1850.

Les Talairat sont aujourd'hui représentés par les familles Vissaguet, Bellile, Truchard du Molin, Chataignier, et par M. Edmond Gueyffier.

A. BOUDON-LASIERMES.

LES IDÉES, LES OEUVRES ET LES FAITS

LE SPECTACLE A PARIS

LA POTINIÈRE : LES COMPAGNONS DU GRIFFON : *Les Forces Troubles*, de M. Yvan Noé ; *L'Exilé*, de M. Philippe Fauré-Frémiet.

LA POTINIÈRE : *Les Chevaux de Bois*, de MM. Paul-André-Antoine et Maxime Léry.

THÉÂTRE EDOUARD VII : Un sujet de Roman, de M. Sacha Guitry.

VIEUX COLOMBIER : Michel Auclair, de M. Charles Vildrac.

J'étais assis derrière une robe chinoise — bleu sur blanc — dont les figures incohérentes m'imposaient un fatigant déchiffrage. Mes yeux faillirent s'y perdre, comme mon esprit se troublait aux arabesques tourmentées de la pensée de Jean, le héros des *Forces Troubles*. Oui, j'ai pu craindre un moment que le jeune GRIFFON, frère de la CHIMÈRE et de la GRIMACE, ne nous offrit là quelque littérature compliquée dont les convulsions aboutissent généralement, comme la montagne du Fabuliste, à la naissance d'une souris.

Mais non. Les *Forces troubles* aboutissent aux forces claires, et si M. Yvan Noé fait passer son héros par toutes les tristes expériences de l'âge d'homme, c'est, toutes choses égales d'ailleurs, pour l'élever, comme Dante, des cercles infernaux jusqu'à cette rose du pur amour que réserve au poète le seuil du Paradis.

Un jeune homme que la guerre a bien voulu restituer à la paix fait douloureusement l'expérience de la femme : l'une est

stupide et ne comprend rien à ses aspirations ; d'autres ne sont qu'un essai successif de passades écœurantes. Il en arrive à ne plus pouvoir approcher une femme sans la salir d'un regard. Alors la loi qui fait les chastes et les forts, germe dans son cœur, comme le nymphaea s'élève de la boue et cherche la lumière. Mais l'amitié amoureuse où il avait cru se réfugier aboutit aux mêmes défaillances. Il ne lui reste plus qu'à recueillir l'aveu pudique d'une toute jeune fille que son regard troublé ne voyait pas fleurir auprès de lui et qui lui apporte, avec une tendresse neuve, les joies apaisantes et sûres du foyer.

La pièce est une évolution en huit tableaux. Vous penserez que M. Yvan Noé s'est donné bien du mal pour aboutir à une conclusion que les hommes ont découverte depuis quelques années : « Il n'est rien de plus beau, dit Homère, que lorsqu'un homme et une femme habitent la maison, ne faisant qu'un par le cœur. » Mais là n'est pas la question : l'homme est un novice devant chaque expérience de la vie et les manières de souffrir et d'aimer n'ont pas changé depuis Homère.

Ce qui change, c'est la façon de raconter cette souffrance et cet amour. Celle de M. Yvan Noé est bonne. Evidemment, c'est un peu touffu, cela manque de ligne, ce n'est pas décanté, mais allez demander à un jeune homme de déverser autre chose dans sa pièce — sa première pièce — que le réservoir bouillonnant de ses pensées ? J'y distingue une langue ferme, sans bavures, une belle sensibilité, une générosité qui reste saine, — et cela me suffit.

Il y a aussi bien des qualités, et des meilleures, dans le petit acte poignant de M. Fauré-Frémiot : *l'Exilé*. Un homme du Nord revient dans son village que la guerre a saccagé. Les siens sont morts ; il cherche sa maison ; quelques pans de murs lui en indiquent l'emplacement ; une femme s'est taillé là un gîte et, pour ne pas mourir, elle vend des boissons aux gens qui viennent visiter les tombes.

Or, ils s'étaient aimés à l'âge tendre ; leur jeunesse est pleine de souvenirs émus, mais la jeune fille, cédant à la pression de ses parents, a dû faire un mariage plus rassis, et maintenant son mari fait de l'occupation en Allemagne et elle porte le deuil d'un petit enfant. Le jeune homme lui propose de vivre ensem-

ble, de partir, de retrouver côte à côte le bonheur perdu. Simplement, chastement, avec la tendresse noble d'un pauvre cœur brisé, elle refuse ; l'autre ne lui a jamais fait de mal, il a tant pleuré sur le corps de l'enfant ! Elle ne se sent pas le droit de lui faire une nouvelle peine : « Va-t-en, dit-elle à l'homme qui s'enfonce dans la nuit, il vaut mieux ; — on irait trop vite à mal faire. »

Le juste ton de cette courte scène propage au cœur qui l'écoute une sourde et grave émotion. Les paroles vraies échangées entre cette paysanne et ce chemineau atteignent, sans y penser, le pathétique le plus sublime. Est-elle si rare, la dignité de la femme ? est-il si rare chez le peuple le renoncement loyal de deux êtres ? Je ne le crois pas. Ce qui est rare, c'est de le montrer à la scène et avec une telle autorité.

Bataille n'aurait pas admis l'authenticité de tels sentiments : qu'il pût y avoir, d'une âme à l'autre, de ces considérations d'ordre moral qui placent l'être au-dessus de lui-même, au-dessus de l'instinct. Il serait peut-être revenu de ses préventions s'il avait réfléchi que ce peuple de France qui oppose à la vague bolcheviste un si solide rempart, garde, des siècles à travers lesquels il a grandi, une aristocratie de pensée, un fond d'élévation religieuse, recouverts à l'état quotidien, mais qui reparaisent au premier appel.

Y aurait-il donc chez les jeunes quelque chose de changé ? et passée la mauvaise fièvre du Barbusisme, un retour normal à la santé du cœur ? Il faut le croire, puisque voici une pièce encore dont nous n'avons reçu qu'un honnête plaisir. Il était si facile à M. Paul-André Antoine — le fils du grand Antoine — et M. Maxime Léry, de prêter quelques aventures à une jeune femme qui s'est séparée d'un mari infidèle. Point du tout. Cette femme reste sans reproche ; elle vient demander à son mari de reprendre pour quelque temps la vie commune, le temps de ne pas affliger son père qui revient subitement de Chandernagor.

Ce père toutefois n'est point dupe, et c'est lui qui a fait le voyage pour venir mettre ordre à ces dissentiments. Après avoir regardé ses enfants jouer la comédie du bonheur, il les démasque et leur reproche de perdre des heures irrecouvrables

à tourner en rond comme des chevaux de bois. Il conclut en leur donnant quinze jours pour se mettre d'accord ou se séparer définitivement.

La scène qui s'ensuit entre les deux époux est assez orageuse. On se jette à la tête toutes les vieilles rancunes qui traînent aux recoins de l'âme. Le père l'a dit : « Dans les affaires de cœur, l'orgueil est une sottise et l'amour-propre une maladie. » Mais l'orgueil et l'amour-propre sont précisément dans ce genre d'affaires les citadelles du cœur les plus irréductibles : « Nous ne pensons qu'à nous-mêmes, c'est ce qui fait notre malheur. » Malgré le repentir du mari, malgré son propre trouble, l'épouse s'arrache à l'emprise qui se refermait autour d'elle ; elle repart.

Elle n'ira pas loin. Nous le savons par la bouche d'un petit dieu qui nous était apparu dans l'obscurité dès le lever du rideau. Aux harmonies d'une musique de songe, ce farfadet avait entretenu une conversation très éloquente avec les êtres familiers du salon. Et nous avons appris par le soupir du clavecin, le timbre assourdi de l'horloge, le papillonnement de la lampe et la gravité bourrue de Couci, le vieux chien, que tout ce qui vit dans la maison regrettait la divine présence de l'épouse. Mais, à la fin du spectacle, le vieux chien grogne de plaisir, la lampe irradie, l'horloge tinte et le clavecin frémit déjà de la caresse de deux mains blanches : le petit dieu leur apprend que le mari a rejoint sa femme et qu'il la ramène à sa place.

Sujet mince sans doute, et lui aussi vieux comme l'amour, mais si aimablement présenté ; sujet dont la fantaisie gracieuse est brodée sur le fond grave du mariage. Sujet charmant, touches légères et tranquille acheminement vers la paix heureuse et la vérité.

Depuis des années M. Sacha Guitry écrit des comédies — on dit cinquante, je n'ai pas compté, — de valeur inégale, mais toutes intéressantes. Cette fois il a baissé la vanne sur le décourt parfois trop facile de son beau talent ; aussitôt le ton s'est élevé, la pièce a plus de prix.

Levaillé et sa femme ont des cheveux blancs ; après quarante ans de mariage, ils se détestent ouvertement. Levaillé est un écrivain célèbre. Sa femme n'a pas su partager sa vie intérieure

— elle croit que la littérature est faite pour distraire — mais elle a su exploiter ses succès. Ils sont riches.

Cependant rien n'a entamé la belle conscience de l'écrivain indépendant et droit. Depuis cinq ans il se refuse à rien publier ; sa femme le harcèle, son éditeur l'assiège. Levaillé, muré dans son cabinet, dédaigne de recevoir qui que ce soit. Il travaille.

Tout à coup, frappé de congestion, le grand homme autoritaire devient, à la discrétion de sa femme, un être obéissant et doux comme un enfant perdu. Installé dans ses papiers, l'épouse hache, saccage, supprime, entend faire valoir suivant des intérêts bien entendus, le nom de celui dont elle ne parle déjà plus qu'au passé. En un mot, elle commence, du vivant de son mari, la série des honteux tripatouillages qui suivent généralement la mort des écrivains, — et les exemples en ces derniers temps ne risquaient pas de manquer à M. Guitry.

Ayant retrouvé quelque plan du dernier roman, elle en confie la rédaction à un vague sous-verge de littérature, et elle fait signer à son mari une lettre par laquelle il sollicite le ruban rouge qu'il avait toujours refusé.

Jusque-là c'est parfait, on peut prononcer le nom de Becque : mêmes traits, même incisive netteté, même amertume. Mais aux deux derniers actes, M. Sacha Guitry s'abandonne à ce sentimentalisme dont on aime dans ses comédies la grâce coquette, mais qui, dans cette pièce au sujet plus ample, en rapetisse un peu l'envergure.

Cependant qu'elle fouillait dans les papiers de son mari, Mme Levaillé a découvert les lettres des admirateurs ; elle s'épouvante de son erreur de quarante années, elle s'écroule en larmes devant son grand homme et sollicite un pardon que l'écrivain, revenu à la raison, lui concède ! Pourquoi le lui refuserait-il ? Il s'interroge ; s'il était un homme médiocre, tout simplement ! Oh ! s'il pouvait pendant dix minutes ne plus penser à lui ! Sa vie ? Un sujet de roman, pas autre chose. Alors, pourquoi ne pas pardonner ?

On touche ici l'excellent et le faible de M. Sacha-Guitry : son sujet trouvé, il y court d'un trait, de sorte que les deux premiers actes, très pleins, se soutiennent par eux-mêmes et vivent des éléments propres de l'action, tandis que les deux autres, moins nourris, sont obligés d'emprunter davantage au jeu de l'acteur.

Ce n'en est pas moins une belle pièce. J'ai particulièrement aimé cette scène du premier acte où le vieil écrivain se penche sur le jeune confrère qui veut épouser sa fille, l'engage à réfléchir, à retarder, et place le jeune homme en face de son haut devoir et des rudes et spéciales conditions qu'impose la vie à celui qui accepte la charge d'écrire.

Il y a quelques autres parties qui sont de premier ordre ; il y a aussi des roueries à la Sacha-Guitry : au second acte, la femme et la fille de l'écrivain sont en toilettes sombres, l'épouse parle de son mari au passé ; on le croit mort ; il entre, somnambulique, émouvant.

Il y a aussi des mots et des plus heureux. Et il y a par-dessus tout au service de cette œuvre l'écrasante personnalité de Lucien Guitry. Chaque fois que l'on revoit cet artiste, on a l'impression qu'il a grandi. Bourru et moustachu, le col pris dans un grand cache-nez dont les pans retombent le long du corps, il fait penser à Edmond de Goncourt. C'est un colosse. Il s'impose. Il donne le sentiment d'une sécurité et d'une plénitude absolues. Personne comme lui n'occupe la scène avec une ampleur aussi dominatrice.

Sur la terrasse d'une petite maison de province, volets verts et lauriers fleuris, Michel Auclair fait des projets d'avenir avec Suzanne Catelain, son amie d'enfance et sa fiancée.

Michel va partir pour Paris où il doit s'initier au métier de libraire ; de retour au pays, il épousera Suzanne et fondera une librairie avec salle de lecture, conférences, bibliothèque ambulante, etc., etc... Mais, de retour au pays, Michel trouve Suzanne mariée avec l'adjudant Blondeau, un pauvre type pas méchant, vain, un peu agri, nul.

Avec de jolies pudeurs et un arrière-fond de tendresses exquis, Suzanne avoue qu'elle est heureuse. Hélas ! le petit mobilier de la chambre trahit une gêne qui la dément. Blondeau a échoué à tous ses examens : Saint-Maixent, Ponts-et-Chaussées, la Douane ; de plus, il joue aux courses, et comme il ne porte pas toujours au boockmaker les mises qu'on lui confie, il lui arrive un jour de devoir une somme à son capitaine. Michel Auclair avance l'argent, mais il veut en profiter pour régénérer Blondeau.

Il le morigène d'abord si maladroitement que les deux hom-

mes en arriveraient aux coups si Suzanne ne survenait à point. Michel comprend qu'il fait fausse route et que son intervention ne servirait qu'à desservir Suzanne. Il se ressaisit à temps, et au lieu d'exploiter la vanité de Blondeau, il lui fait entrevoir un avenir plus conforme à ses goûts et à ses capacités : un emploi de receveur des postes dans une petite localité bien propre, où sa femme serait elle-même employée, où il y aurait une rivière poissonneuse, où ils jouiraient ensemble de la considération générale... et Suzanne comme Blondeau se laisse couler doucement vers ces calmes perspectives.

Après les indications précieuses que contenait le *Paquebot Tenacity*, M. Vildrac a poussé plus avant : il a étudié ici des caractères. Celui de l'adjudant est bien situé : de petites notations courtes, très heureusement soulignées par l'acteur, nous découvrent l'intime du personnage. Suzanne est une jeune fille un peu niaise, un peu faible, qui grandit tout à coup de toute la faiblesse de Blondeau, du jour où elle se fait par amour-propre le guide et le protecteur de son mari. Tant qu'elle se sentait enveloppée par la tendresse de Michel, elle n'avait pas de vie propre ; l'insuffisance de son mari la révèle et la force d'être elle-même. C'est un joli trait.

Quant à Michel Auclair, je veux dire, encore qu'il m'ait quelquefois ému, il ne me paraît pas un personnage aussi sûr. Lui aussi a des insuffisances : si M. Vildrac a voulu faire de lui le type de ces hommes moyens, sages, rangés, fidèles, généreux, dévoués, serviables, dont toutes les petites entreprises aboutiront mais qui ne sauront jamais emporter d'assaut un cœur de jeune femme contre un bellâtre galonné, son personnage est juste. Si au contraire, il a voulu en faire un héros — héros moderne s'entend — une sorte d'apôtre laïque, quelque redresseur de torts en veston et semeur de nouvel évangile, le personnage est étriqué, le caractère est sans grandeur. En dépit de la bonne humeur de Michel, je n'ai pu me défendre d'une impression de sécheresse et d'amertume.

La dissection de ces trois êtres est parfaite, je regrette la chair qui couvrirait leurs anatomies et la vie qui animait cette chair. Le terre-à-terre de toute cette petite aventure est bien gris, et la bonté même de Michel a l'éclat de ces roses de Bengale qui sont sans parfum.

GUY CHASTEL.

LES PREMIERES A L'OPÉRA - COMIQUE ET A L'OPÉRA.

OPÉRA COMIQUE : **Polyphème**, drame lyrique en 4 actes
d'A. Samain, musique de *M. Jean Cras*.

Polyphème se lamente en songeant qu'il est laid et qu'il aime la belle Galatée, à qui il inspire une violente répulsion. Or, Galatée aime un jeune berger, Acis, et Polyphème ne tarde pas à en avoir la preuve. Le cœur plein de haine, il décide de se venger. Apparaissant au-dessus du tertre où sont étendus les deux amants, il saisit un énorme rocher et va les en écraser, lorsqu'une force mystérieuse qui est en lui arrête son bras. Il n'a désormais plus de haine, mais seulement une immense douleur ; pour ne plus voir les deux jeunes gens s'aimer, il se crève les yeux ; puis, il dit un dernier adieu à Galatée endormie, et, guidé par le petit Lycas, il s'en va, désespéré, « vers la mer ».

La partition de *M. Jean Cras* donne l'impression d'une improvisation continuelle et de l'incohérence. L'œuvre, d'une écriture très sage, presque trop sage, est terne et plate : pas de motifs saillants, pas de contrastes, point de rythme, et des lignes mélodiques banales, parfois vulgaires ; le motif d'amour de Galatée, par exemple, a nettement l'allure d'une valse lente d'opérette. Ce n'est pas franchement laid, mais c'est ennuyeux, ce qui est peut-être pire. *Mme Balguerie*, par son grand talent et sa voix splendide, rehausse le rôle de Galatée ; quant à *M. Vanni-Marcoux*, il est parfait dans celui de Polyphème.

OPÉRA : **Cydalise et le Chèvre-pied**, ballet en 2 actes et 3 tableaux
de G.-A. de Caillavet et M.-R. de Flers, musique de *M. Gabriel Pierné*.

Dans un décor évoquant le parc de Versailles sous Louis XIV, nymphes et chèvre-pieds écoutent la leçon de flûte que leur donne un vieux faune. Parmi eux, Styra, par son indiscipline et son étourderie, attire sur lui la colère du professeur, qui le fait attacher à un arbre ; mais il est bientôt délivré par sa petite amie, la jeune nymphe Mnésilla. A ce moment survient une berline chargée de comédiens mandés par le roi ; Styra saute dans le panier de la voiture, à l'insu de ses occupants. Au deuxième tableau, toujours blotti dans le panier, il assiste à la

répétition d'un ballet « La Sultane des Indes », dans lequel la danseuse Cydalise a le principal rôle. Bientôt on ouvre le panier dans lequel se trouve Styra. Surprise générale. Le jeune faune, conquis par la grâce de Cydalise, bondit vers elle et commence une danse qui suscite la jalousie des amis de Cydalise ; celle-ci, vite lasse, renvoie tout le monde et s'endort. Le chèvre-pied, au bout d'un moment, revient en scène, retrouve Cydalise endormie, l'éveille et lui déclare son amour. Mais bientôt, les voix de la nature montent du parc, Styra se sent repris par elles, et, malgré les supplications de Cydalise, il se laisse entraîner par les chèvre-pieds, ses frères, qui sont venus pour le reprendre.

Sur cette donnée, *M. Pierné* a écrit une partition qui se signale par des qualités éminentes : trouvailles rythmiques abondantes, fraîcheur de l'inspiration, distinction des idées, diversité des styles, ne nuisant pourtant pas à l'unité de l'ensemble ; une technique impeccable est mise au service de toutes ces qualités naturelles ; elle était d'autant plus nécessaire que *M. Pierné* s'est abandonné complètement à la fantaisie de son imagination, qui est charmante ; mais c'est une fantaisie réglée avec art et qui ne donne jamais l'impression du désordre. Comme passages particulièrement remarquables, je signalerai, au premier acte : l'entrée en scène des faunes ; au deuxième, la danse de Cydalise et du chèvre-pied, d'un dynamisme éblouissant, et puis toute la fin du deuxième acte. — Il est inutile d'insister, je pense, sur la « forme » de la musique de *M. Pierné* ; elle est exempte de toutes les préoccupations harmoniques, le plus souvent puériles, de quelques musiciens actuels, qui masquent leur pauvreté d'invention par de prétendues trouvailles dans le domaine de l'harmonie et de la polytonie. Il est évident que *M. Pierné* a quelque chose à dire, qu'il sait le dire, sincèrement, ce qui constitue la plus grande originalité qui soit. — Je ne voudrais pas passer sous silence le grand talent de *Mlle Zambelli*, qui danse Cydalise, et la prodigieuse souplesse de *M. Aveline*, à qui est confié le rôle si fatigant de Styra. — Je dois encore signaler, à l'orchestre, l'existence d'un piano, qui par un changement de jeux (comme ceux de l'orgue sans doute), prend à volonté la sonorité du clavecin ; il est, paraît-il, unique.

G. RUMEAU.

REVUE DES LIVRES

P. MARTINEAU : *Le Mulcien de province* (Librairie de France).

M. Martineau est l'auteur, entre autres études intéressantes, de remarquables *souvenirs* sur Léon Bloy, et le dernier numéro de cette revue a publié ses spirituelles « *Réponses à plusieurs enquêtes* ». Il a fait paraître tout récemment sous ce titre *Le Musicien de Province*, une étude de caractère (*Souvenirs* aussi, peut-être ?) sobre et simple, mais d'émotion contenue, perceptible parfois à fleur de peau, et d'autant plus prenante.

Simple, certes elle l'est, l'histoire de ce brave M. Grillé, « curieux bonhomme dont certains gestes et certains mots pouvaient paraître grotesques, mais dont les yeux se remplissent de larmes devant un mauvais portrait de Mozart acheté chez un épicier. »

C'est un ancien élève au Conservatoire de Paris, d'Elwarth, condisciple médiocre, hargneux et bien oublié de Berlioz qui disait de lui : « S'il doit parler sur ma tombe, j'aime mieux ne pas mourir. » M. Grillé, qui a naturellement subi cette malheureuse influence, a été chef de musique de pompiers, puis chef d'orchestre dans un théâtre de province. Nous le trouvons professeur de musique à Turtuelle, « la ville où j'ai été élevé », dit Martineau, « et que l'on reconnaît peut-être quand j'aurai dit que, comparée aux autres chefs-lieux, elle ne fait guère impression, mais qu'il suffit de l'habiter pour la croire la plus voluptueuse de France. »

Nous avons dit que M. Prillé était un véritable artiste, malgré les défauts inhérents à la piètre direction du malencontreux Elwarth. Il en a, hélas, avec les qualités appréciées de si peu, les défauts qui sautent aux yeux de tout le monde et lui causent tant de souffrances imméritées avant d'entraîner sa perte. Inexact et consciencieux, prodigue et ingénu — d'une ingénuité

d'enfant bien sage — glorieux, et si facile à satisfaire ; un prévoyant comme la cigale, étourdi comme un hanneton, on conçoit que notre pauvre musicien n'était point fait pour réussir en ce monde, et surtout dans cette bienheureuse petite ville de Turtuelle, où l'on se préoccupe beaucoup plus du bizarre attelage dans lequel il fait un temps, avec Mme Prillé, ses promenades hygiéniques et ses courses de professeur — que de son très réel talent de compositeur.

En vain la chance lui sourit : il a l'occasion de diriger des soirées de « musique de chambre » données par les meilleures familles de la ville ; il recueille un petit héritage. Hélas ! la maladie, et aussi cet amour de la gloriole (puisqu'il ne peut espérer la gloire) — et cette incroyable facilité au gaspillage (voir ses achats de musique et sa singulière façon de marchander, dans la première griserie de sa nouvelle fortune), tout concourt à ruiner son éphémère splendeur.

La gêne, puis la misère, suivent la maladie. Triste cortège de maux qui ont vite fait d'abattre l'infortuné !

Il a une première attaque. Le médecin recommande à nouveau la campagne, le grand air, les promenades hygiéniques. Mais le pauvre musicien n'a plus la modeste aisance qui lui avait permis naguère de courir le cachet à travers Turtuelle, juché dans un panier découvert que traînait une pauvre rosse !

Voilà qu'un ami intervient. Le bohème Céline, qui lui procura jadis l'occasion d'orchestrer joliment une absurde opérette, le recommande à une âme charitable. Invité dans les règles, le somptueux et cérémonieux M. Grillé va passer quelques semaines à Rûlami, chez une dame de couleur, Mme Vve Hortense Muret. Ce fut le dernier rayon de soleil, la dernière joie — combien cher payée !

« M. Grillé se plut très vite à Rûlami. Les journées s'organisaient tout naturellement. Le matin, il était levé pour le petit déjeuner, après lequel il emportait quelques numéros « du *Monde musical* dans un coin du petit bois qui descendait vers la route... »

Et les journées s'écoulaient douces dans leur saine et reposante monotonie !

C'était trop beau pour pouvoir durer ! Et la catastrophe arriva, foudroyante, le jour où un hasard fit découvrir au pauvre

artiste les singuliers passe-temps de « Selika » et du « baron », hôte assidu de ses dimanches.

Voici justement ses amis Céline, et Roger, et Bergeat, qui viennent lui rendre visite !

« Leur apparition fut pour M. Grillé comme la révélation de « la conduite qu'il avait à suivre.

« Sans répondre à leur bonjour, il se précipita dans le jardin, « vit la voiture vers laquelle il se dirigea aussi rapidement qu'il « put. Avant de monter sur le marche-pied, il se tourna vers « les trois jeunes gens, en mettant la main sur ses yeux avec le « geste qui lui était habituel, et dit : « Emmenez-moi d'ici, « Messieurs, je vous en prie, emmenez-moi d'ici ! »...

« Il mourut peu de jours après. »

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

RENE FERNANDAT : *Ondes et Flammes* (Édit. du Pigeonnier).

La maison d'éditions du « Pigeonnier », chère déjà à tous les amis de la décentralisation littéraire, publie sous ce titre un peu bien romantique un intéressant recueil de vers de M. René Fernandat.

La plus longue pièce n'est point celle qui nous a paru la meilleure. *Hippolyte aux Enfers* est une sorte de *Dialogue des Morts* dans lequel de beaux vers ne peuvent faire oublier des obscurités, des négligences, et des gaucheries, heureusement inconnues dans les belles *Elégies* qui forment la seconde et la plus importante partie du volume.

Une pénétration profonde de la nature, aimée pour elle-même, et pour les souvenirs que tel arbre, tel paysage nous rappelle, — et pour sa bonté, pitoyable aux pauvres éphémères que nous sommes,

... Car la pitié de la verte nature
Est infinie,

Un vers nombreux, harmonieux, coloré, où nous retrouvons amplifiées toutes les qualités de l'*Hippolyte* et point de ses défauts, voilà ce que nous offrent ces *Elégies*, qu'il faudrait toutes citer. Au hasard du coupe-papier, nous prenons par

exemple cette belle strophe de *Palmes*, qu'on dirait de notre Valéry, mais un Valéry moins contracté, moins abscons :

*Vous retombez comme des vagues
Jeunes palmes qui paraissez
Aussi cruelles que des dagues,
Et promptement vous enfoncez
Vos dards dans la terre charmée,
Quand par la lumière opprimée
Votre verdoyante toison,
Onéreuse gloire du stipe,
Rend printanière la maison
Où votre neuve ardeur se crispe.
Vienne l'heure des feuilles mortes !
Une main vous atteint, palmiers,
Et brise les ramures fortes
Qui vous paraient d'un air guerrier,
Et sont visibles vos blessures,
Telles de sanglantes injures ;
On croirait qu'il vous faut mourir
Pareils à des rois sans couronne,
Et que vous ne pouvez grandir
Avec la douleur qu'on vous donne...*

Préfèrerez-vous cette évocation des *Peupliers de Saint-Rambert-d'Albon*, dédiée *A la mémoire de Jean-Marc Bernard ?*

*Grands peupliers, je vous revois !
Portez des arbres la caresse
Et les lentes chansons des bois
Au fleuve que le désir presse
De s'enfuir vers le golfe bleu
Plus beau pour lui que tous les cieux !
Vos ombres, comme des pensées,
Scrutent la profondeur des eaux
Et le fil des heures passées
Glisse autour de leurs noirs fuseaux.*

Ou encore ce passage de la belle *Ode au Menhir* :

*... Mais peut-être, imposant menhir,
Noir géant ami de la lande,
Entends-tu le printemps venir
Dans les soupirs que le flot scande
Vers les genêts nimbés de fleurs,
Et la bruyère triste et rose ?
Ne méprise pas le bonheur
Qui s'épand sur les humbles choses,*

*Après granit qui voit lutter
Les eaux de l'océan sans bornes,
Et bondir dans l'immensité
Les flots des solitudes mornes
Où retentit l'appel des vents,
Écoute gronder les rivages
Qui sont d'éternels survivants
Se lamentant sur les naufrages.*

On le voit, ce sont plus que de belles promesses que nous donne M. Fernandat ; ce sont de belles réalisations.

D'un poète comme lui on peut beaucoup attendre ; c'est pourquoi il doit nous pardonner si nous mêlons quelque absinthe au miel de nos éloges, si nous montrons quelque sévérité à un talent qui n'a point à solliciter l'indulgence.

EDOUARD BORIE.

MARCEL BERGER : *L'Appel des Ténèbres*, 1 volume, 6 fr. 75.
— Paris, Ferenczi et fils, 9, rue Antoine-Chantin.

Voici un roman curieux, nerveux, aux figures fouillées jusqu'à l'âme. C'est, dans un cadre très simple, un drame fort impressionnant, un de ces conflits de passions et d'intérêts plus fréquents autour de nous qu'on ne pense.

L'action se passe dans une petite ville industrielle, près de Paris. L'un des héros s'éprend d'une jeune étrangère qui vient d'entrer, pour y remplir un modeste emploi, dans l'usine où il est chimiste. Sa passion atteint à son paroxysme au moment même où éclate une grève sur un mot d'ordre venu de Moscou. Or, celle dont il veut faire sa femme, encore que le patron de l'usine tente d'en faire sa maîtresse, appartient tout entière à la cause révolutionnaire et n'entend pas se détourner, pour une idylle, de ses projets de vengeance. Russe exaltée, elle tient à châtier l'Angleterre en ses chefs suprêmes. Après l'échec de la grève, où son rôle a été très actif, elle abandonne son amant d'un jour, elle s'enfuit avec ses parents, plus que jamais désireux de cacher leur véritable personnalité. Peu après, elle tombera victime de sa propre doctrine : une grenade qu'elle destinait à Lloyd George éclate par accident sur elle-même et l'anéantit.

On devine quels tourments d'âme et quelles situations pathétiques se succèdent en un tel drame. Observateur à vision tétrébrante, M. Maurice Berger les présente avec un doigté tour à

tour vigoureux et fin. Il expose avec beaucoup de tact les luttes intérieures et les cas de conscience d'un prêtre qui, au retour du front, a cru devoir quitter l'Église, mais s'efforce de pratiquer comme naguère ses devoirs de charité. Il indique enfin, par des touches singulièrement expressives en leur imprécision voulue, une étonnante physionomie de spirite, la mère de l'héroïne. Quelques épisodes des plus poignants sont, au reste, laissés de même dans un demi-jour mystérieux. La jeune héroïne, l'implacable révoltée, dont le lecteur peut tout au plus soupçonner la véritable origine, n'en est que plus troublante. On a maintes raisons de croire qu'elle a tué le prêtre et en a pendu le cadavre pour simuler un suicide ; tout nous le crie, rien ne le prouve. Elle incarne farouchement un type nouveau de femme fatale.

Cruel et captivant comme la vie, ce livre est vraiment une œuvre, et, par endroits, il soulève de graves et complexes problèmes. Il oblige à réfléchir sur les forces psychiques encore si mal connues, sur le rôle du subconscient, sur l'influence — disons fluidique faute d'un mot meilleur — de certaines volontés. C'est un succès de plus pour l'auteur de *Les Dieux tremblent*.

ALPHONSE GERMAIN.

GEORGES DEHERME : *Le Positivisme dans l'Action*, 1 vol.
— Librairie-Bibliothèque Auguste Comte, rue St-Séverin, 16, Paris.

M. Georges Deherme, dont la collaboration honore les *Amitiés forésiennes et vellaves*, vient de réunir en volume les opuscules publiés pendant la guerre et l'élaboration des Traités.

Le titre même de l'ouvrage éclaire la lecture de ces pages. Ce sont là témoignages d'une action. Action inspirée par une pensée passionnée sans doute, mais qui demeure « le ministre du cœur » sans être jamais « son esclave ». La langue âpre de Deherme, sa phrase tendue illuminent sa sincérité ; s'il en était besoin encore, nous en témoignerions.

Livre de guerre. Deherme a vécu à Paris les enthousiasmes de la guerre, ses angoisses immédiates, les craintes affreuses des veuleries et des trahisons. Mais surtout son esprit éclairé, et dont l'effort vise sans cesse à s'affranchir des illusions, était hanté dès les premiers jours par l'anxiété du lendemain. Il ne cessait de « dire et répéter quelle duperie pour la France, et donc quel désastre pour la plus haute civilisation allait être,

après la victoire des armes, la défaite de la diplomatie, une paix traitée par une cohue de politiciens de hasard, que les influences équivoques, les chantages documentés, les puissances d'argent manœuvrent aisément. » Il voyait le danger, il n'acceptait pas de s'y résigner sans lutte. Nous gardons un vivant souvenir de nos visites à Georges Deherme durant quatre ans, à chacune de nos permissions. Notre esprit engourdi, malgré les longs loisirs de l'armée, par l'action quotidienne, s'effarait chaque fois à la révélation des petites choses, des défaillances et des trahisons pressenties, mais de ces rencontres chacun gardait un bénéfice : on sentait que Deherme, en poursuivant affectueusement nos confidences, demandait à nos simples récits un repos et la force de surmonter les déceptions pour continuer l'effort, et nous-mêmes nous repartions plus forts parce que nous avions mieux senti le sens humain des sacrifices nécessaires.

Aujourd'hui, Georges Deherme peut se rendre cette justice d'avoir « mieux vu et prévu que tant d'autres ». Il peut le faire « sans fausse modestie comme sans fatuité », parce qu'il en reporte le mérite sur la lumineuse pensée de son maître Auguste Comte. Lorsque l'action qu'il avait entrevue immédiatement réalisable lui apparut impossible encore, il entreprit d'éclaircir le chaos de la pensée européenne à la lumière du positivisme. Et c'est le sens de cette suite de livres, *l'Argent et la Richesse*, *le Nombre et l'Opinion publique*, *Penser pour agir*, livres qui sont action encore, puisque écrits pour préparer les chefs de demain, quand la pensée reprendra ses droits en se libérant du mirage des mots et du mensonge des formules.

Dans le *Bulletin Auguste Comte*, Georges Deherme a inscrit une rubrique : les livres qui font penser ; aucun n'y saurait mieux prétendre que ceux que nous venons de citer. Georges Deherme trouve là sa meilleure récompense, à vivifier les sympathies et les ardeurs. Le fondateur des Universités populaires sait être le plus précieux des amis, et son action toujours s'inspire du plus pur altruisme. On peut être assuré que ses découverts seront de courte durée et qu'un nouvel effort le trouvera toujours prêt. Il sait bien que, comme son maître, il travaille dans le sens du passé et pour l'avenir. L'éloignement du succès ne lassera jamais le dévouement de sa pensée.

LOUIS RIMAUD.

REVUE DES REVUES

Ingres et Delacroix

Dans la *Revue Universelle* (15 janvier), M. Paul Jamot étudie *Ingres et Delacroix*, leur position dans l'histoire de l'art français. Sans méconnaître l'opposition des deux maîtres, faite surtout de leur rivalité et de la manie de classification des critiques, il discerne avec finesse comment tous deux, par des moyens différents, libèrent l'art français de la tutelle opprimante de David. M. Paul Jamot montre l'originalité de chacun et rend pleine justice à deux grands maîtres qui ont droit au premier rang, mais en distinguant cependant comme la culture générale et la sincérité du second artiste l'emporte sur la probité d'artisan du premier.

De cet excellent article nous retiendrons la conclusion :

Il est curieux de le constater, et cela n'est pas vrai seulement pour Delacroix et pour Ingres, mais pour Corot, pour Rousseau, pour Millet, pour Courbet, pour Manet, pour tous ceux qui furent en leur temps un sujet de contradiction et une pierre de scandale, ce qui nous paraît caduc dans leur œuvre, c'est ce qui, adoré par les uns, maudit par les autres, les fit considérer comme de hardis novateurs. Un grand artiste n'est tel, c'est évident, que s'il a une forte personnalité, c'est-à-dire s'il diffère de ceux qui l'entourent ; mais, non moins obligatoirement, il doit se relier par de multiples affinités et par une filiation directe aux maîtres qui l'ont précédé ; et c'est encore une façon de s'opposer aux idées régnantes, car la majorité du public vit dans le présent ou, si elle admire le passé, elle n'en retient que des formules arbitraires et desséchées. Quant à la critique qui prétend soutenir les talents originaux, elle a tellement peur de ce qu'elle appelle routine et académisme, qu'elle ne veut rien louer qui ne soit authentiquement nouveau, d'une nouveauté éclatante et même agressive : elle demande « table rase ». C'est pourquoi le grand artiste a bien des chances de n'être compris d'abord ni du public, ni de la critique : il déconcerte l'une et l'autre aussi bien par ce qui en lui est nouveau que par ce qui est traditionnel. Il arrive cependant, que le grand artiste obtienne des louanges, mais non celles qu'il eût souhaitées. Ce sont les gardiens de la tradition et

après la victoire des armes, la défaite de la diplomatie, une paix traitée par une cohue de politiciens de hasard, que les influences équivoques, les chantages documentés, les puissances d'argent manœuvrent aisément. » Il voyait le danger, il n'acceptait pas de s'y résigner sans lutte. Nous gardons un vivant souvenir de nos visites à Georges Deherme durant quatre ans, à chacune de nos permissions. Notre esprit engourdi, malgré les longs loisirs de l'armée, par l'action quotidienne, s'effarait chaque fois à la révélation des petitesse, des défaillances et des trahisons pressenties, mais de ces rencontres chacun gardait un bénéfice : on sentait que Deherme, en poursuivant affectueusement nos confidences, demandait à nos simples récits un repos et la force de surmonter les déceptions pour continuer l'effort, et nous-mêmes nous repartions plus forts parce que nous avions mieux senti le sens humain des sacrifices nécessaires.

Aujourd'hui, Georges Deherme peut se rendre cette justice d'avoir « mieux vu et prévu que tant d'autres ». Il peut le faire « sans fausse modestie comme sans fatuité », parce qu'il en reporte le mérite sur la lumineuse pensée de son maître Auguste Comte. Lorsque l'action qu'il avait entrevue immédiatement réalisable lui apparut impossible encore, il entreprit d'éclaircir le chaos de la pensée européenne à la lumière du positivisme. Et c'est le sens de cette suite de livres, *l'Argent et la Richesse*, *le Nombre et l'Opinion publique*, *Penser pour agir*, livres qui sont action encore, puisque écrits pour préparer les chefs de demain, quand la pensée reprendra ses droits en se libérant du mirage des mots et du mensonge des formules.

Dans le *Bulletin Auguste Comte*, Georges Deherme a inscrit une rubrique : les livres qui font penser ; aucun n'y saurait mieux prétendre que ceux que nous venons de citer. Georges Deherme trouve là sa meilleure récompense, à vivifier les sympathies et les ardeurs. Le fondateur des Universités populaires sait être le plus précieux des amis, et son action toujours s'inspire du plus pur altruisme. On peut être assuré que ses encouragements seront de courte durée et qu'un nouvel effort le trouvera toujours prêt. Il sait bien que, comme son maître, il travaille dans le sens du passé et pour l'avenir. L'éloignement du succès ne lassera jamais le dévouement de sa pensée.

LOUIS RIMAUD.

REVUE DES REVUES

Ingres et Delacroix

Dans la *Revue Universelle* (15 janvier), M. Paul Jamot étudie *Ingres et Delacroix*, leur position dans l'histoire de l'art français. Sans méconnaître l'opposition des deux maîtres, faite surtout de leur rivalité et de la manie de classification des critiques, il discerne avec finesse comment tous deux, par des moyens différents, libèrent l'art français de la tutelle opprimante de David. M. Paul Jamot montre l'originalité de chacun et rend pleine justice à deux grands maîtres qui ont droit au premier rang, mais en distinguant cependant comme la culture générale et la sincérité du second artiste l'emporte sur la probité d'artisan du premier.

De cet excellent article nous retiendrons la conclusion :

Il est curieux de le constater, et cela n'est pas vrai seulement pour Delacroix et pour Ingres, mais pour Corot, pour Rousseau, pour Millet, pour Courbet, pour Manet, pour tous ceux qui furent en leur temps un sujet de contradiction et une pierre de scandale, ce qui nous paraît caduc dans leur œuvre, c'est ce qui, adoré par les uns, maudit par les autres, les fit considérer comme de hardis novateurs. Un grand artiste n'est tel, c'est évident, que s'il a une forte personnalité, c'est-à-dire s'il diffère de ceux qui l'entourent ; mais, non moins obligatoirement, il doit se relier par de multiples affinités et par une filiation directe aux maîtres qui l'ont précédé ; et c'est encore une façon de s'opposer aux idées régnantes, car la majorité du public vit dans le présent ou, si elle admire le passé, elle n'en retient que des formules arbitraires et desséchées. Quant à la critique qui prétend soutenir les talents originaux, elle a tellement peur de ce qu'elle appelle routine et académisme, qu'elle ne veut rien louer qui ne soit authentiquement nouveau, d'une nouveauté éclatante et même agressive : elle demande « table rase ». C'est pourquoi le grand artiste a bien des chances de n'être compris d'abord ni du public, ni de la critique : il déconcerte l'une et l'autre aussi bien par ce qui en lui est nouveau que par ce qui est traditionnel. Il arrive, cependant, que le grand artiste obtienne des louanges, mais non celles qu'il eût souhaitées. Ce sont les gardiens de la tradition et

les admirateurs des maîtres qu'il voudrait conquérir, dont il attend une investiture pour régner à son tour sur le beau royaume de l'art ; ce ne sont pas ces bruyantes sonneries de trompe d'avant-garde, qu'en secret il n'estime guère. Rappelons-nous le mot naïf de Cézanne, disant : « Je voudrais être reçu au Salon de M. Bouguereau. » Il a le même sens que les nombreuses lettres de candidature que Delacroix adressa au secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, avant d'être admis dans cette compagnie.

FRANÇOIS STUREL

BIBLIOGRAPHIE FORÉZIENNE & VELLAVE

LIVRES NOUVEAUX

Le Monastère de la Visitation Sainte-Marie de Saint-Etienne en Forez (1622-1792), par Roger Palluat de Besset. — Imprimerie Eleuthère Brassart, rue Tupinerie, 4, Montbrison, 1922, in-8° de 128 pages 17×25. Prix, 10 fr.

Voilà un travail sérieux, bien documenté dont la place est tout indiquée parmi les ouvrages de choix nécessaires pour connaître l'histoire et la vie foréziennes.

Saint François de Sales qui a traversé plusieurs fois notre département, dont le souvenir reste attaché à plusieurs de nos paroisses et dont les filles jouissent partout d'une respectueuse mais profonde considération, méritait bien qu'on s'occupât un peu de lui dans notre région. Et voilà qu'à côté du livre que nous signalons on annonce que M. l'abbé Prajoux, le patient et savant historien de Roanne, va publier prochainement une relation des deux passages du grand évêque savoyard dans cette ville.

La tradition veut aussi que le saint ait couché au château de Lupé, canton de Pélussin, occupé alors par la famille de Suze qui a donné un prince illustre à l'Eglise. Cette tradition a été consacrée par un tableau qui orne encore le fond de l'église de Lupé où d'insignes reliques furent conservées jusqu'à la Révolution.

C'est une veuve, Catherine Réal, née en 1559, stéphanoise de race, qui, en octobre 1622, fonda le monastère de la Visitation de Saint-Etienne, le XIII^e de l'ordre. Jusqu'en 1792, il présentera un double caractère : « Forézien avec la marque plus particulière du consulat et de l'échevinage stéphanois, et familial du fait du nombre de ses religieuses unies entre elles par les liens du sang. »

Sainte Jeanne de Chantal fit plusieurs voyages à Saint-Etienne et fut en communication constante avec les religieuses. Toujours elle se montra aussi édifiée que satisfaite. M. Palluat de Besset a consacré de nombreuses pages aux supérieures de la Visitation. On les lit avec plaisir et intérêt, tant c'est de l'histoire attachante par les noms connus que l'on rencontre, et vivante par les nombreux faits que l'auteur a consignés.

Dans cet asile de prières et de recueillement va sonner l'heure de la Révolution. Ce sont les inventaires, l'expulsion des Visitandines, le 25 septembre 1792. Deux ans plus tard, une partie du monastère était transformée en prison. On sait qu'il était situé sur l'emplacement de l'église Sainte-Marie, à l'intérieur des bâtiments ; un angle du cloître subsiste encore.

Ces sources de l'histoire du Monastère sont longuement indiquées par M. Palluat de Besset. Son travail, fruit de laborieuses recherches, figurera dans toutes les bibliothèques foréziennes ; il le mérite bien. Il est imprimé par Brassart ; c'est dire qu'au point de vue de la présentation, il est parfait.

L'invasion du Forez en 1814, par L.-J. Gras. — Saint-Etienne, Société anonyme de l'Imprimerie Théolier, 1922. — In-8° de 144 pages 13×21. Prix : 6 francs.

On trouvera là l'histoire de l'invasion du département de la Loire par les Autrichiens. Il y a cent ans, ils occupèrent successivement Roanne, Feurs, Montbrison, Saint-Etienne, Firmigny, Saint-Bonnet-le-Château, etc. M. L.-J. Gras, historien de profession, nous raconte cela d'une manière qui n'a rien d'ennuyeux, et en brochure c'est, je vous l'assure, beaucoup plus facile à lire que dans les longues colonnes d'un journal. Nous pourrions, d'ailleurs, renouveler bientôt notre plaisir puisqu'il promet de nous raconter prochainement l'histoire de l'invasion du Forez en 1815.

Le Mystère du château de Chamblas, par Bouchardon. — Albin Michel, éditeur, 22, rue Huyghens, Paris. — In-16 de 256 pp. 12×19. Prix : 6 fr. 75.

Le crime commis le 1^{er} septembre 1840 au château de Chamblas, près du Puy, a eu dans toute la France le plus grand retentissement. C'est une de ces grandes affaires qui passionnent les foules sans que l'on parvienne jamais à connaître la vérité totale.

M. de Marcellange, tué d'un coup de fusil tiré de l'extérieur à travers la fenêtre de son château, fut-il la victime de sa femme qui vivait au Puy séparée de lui ? Celle-ci arma-t-elle le bras de son domestique Jacques Besson ? C'est ce qui n'a jamais été tiré au clair.

Les présomptions furent cependant si accablantes contre Besson que, traîné devant trois cours d'assises, Le Puy, Riom, Lyon, il fut deux fois condamné à mort. Ramené dans une calèche de poste, escortée par des gendarmes, de Lyon au Puy par Saint-Etienne, il fut exécuté devant une foule de 20.000 personnes sans avoir avoué.

Si vous voulez connaître par le menu tous les détails de cette affaire dont on parle encore dans les chaumières vellaves, lisez ce livre écrit par M. Bouchardon, l'ancien juge d'instruction au tribunal de la Seine, le capitaine Bouchardon, rapporteur près le troisième conseil de guerre qui, au cours des hostilités, instruisit avec habileté et avec courage tant de redoutables affaires d'espionnage et de trahison.

Les Origines de la Cité d'Anis, par A. Boudon-Lashermes.

Médis attribue à César la fondation de la ville du Puy. Les historiens et archéologues qui l'ont suivi ont longuement discuté l'origine, franque ou gauloise, de la cité d'Anis. Notre ami P. Boudon s'est proposé, en cet ouvrage, de mettre au point cette question restée jusqu'ici bien confuse. Le livre paraîtra incessamment : les bulletins de souscription sont reçus chez l'auteur, à Chausson, près Le Puy (Haute-Loire).

**Ouvrages partiellement intéressants
pour le Forez et le Velay.**

Histoire de Languedoc, par P. Gachon. — Ouvrage illustré de gravures hors texte. Paris. Ancienne Librairie Furne, Boivin et C^{le}, éditeurs, 5, rue Palatine (VI^e). — In-8^o de 288 pp. 20×13. Prix : 9 francs.

C'est presque à chaque page que l'on retrouve, en feuilletant ce livre, le Velay et le Vivarais ; l'ancienne province de Languedoc comprenait, en effet, la majeure partie de l'Arèche et de la Haute-Loire. Il ne nous semble pas cependant que l'auteur ait fait à notre région toute la part qui lui revient. Sur ses richesses artistiques et sa vie religieuse qui tint, au moyen-âge, une si grande place en France, il y avait mieux à dire.

D'autre part la partie historique est trop visiblement inspirée par le souci de rendre sympathique au lecteur l'action de la Réforme dans le Midi de la France. Un exposé objectif et impartial des faits aurait donné à cette œuvre ce caractère scientifique et dépourvu d'esprit de secte qui est la marque de la véritable histoire.

Il faut louer tout ce qui concerne la partie géographique et les illustrations aussi bien choisies que bien imprimées.

Au cœur de l'Auvergne, par Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt. — Paris. Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine. — In-12 de 288 pp. 12×19. Prix : 7 francs.

C'est le troisième volume que M. Jean Ajalbert a écrit sur l'Auvergne. Le premier fut un magnifique in-4^o, superbement illustré, où nous retrouvons délicatement dessinés quelques jolis paysages foréziens. Le second, ce sont les veillées d'Auvergne.

Ce troisième volume, dédié « à Charles-Jean Ajalbert, à un fils de l'Auvergne engagé volontaire, tué à Vauquois, le 26 novembre 1914 », nous fait faire de multiples promenades au pays des Auvergnats. Promenades champêtres, littéraires ou artistiques, sur les longues routes comme dans les fermes où s'écoulent lentement les joyeuses veillées.

Mais en suivant les troubadours, nous arrivons au Puy. « Le Puy qui a sa légende miraculeuse... Le Puy, la capitale des Vella-

ves, dont l'évêque Aymard de Monteil, en 1096, entraînaient les chevaliers à la croisade ! Le Puy où montèrent des papes et des rois... Le Puy dont les siècles ont épargné la carrure féodale, une des villes, une des filles de France qui ont le mieux gardé leur visage du moyen-âge... » Le Velay, proclamait George Sand, ce n'est pas l'Italie, c'est plus beau.

M. Ajalbert cherche une petite querelle à M. Pierre de Nolhac, notre nouvel académicien qui a des origines vellaves, parce que dans le Journal des Débats du 14 décembre 1912 il écrivait que le Velay manque un peu de littérature. « Pourtant, durant deux siècles, les chants et controverses d'amour attirèrent au Puy une clientèle moins grave et douloureuse que les croyants et les souffrants en quête de guérisons merveilleuses ! » Tout ce chapitre VIII où M. Ajalbert évoque quelques-uns des troubadours médiévaux est à lire. Et aussi le chapitre XXI où il rappelle Charles et Olivier Calemar de La Fayette, qui ont chanté, en des vers dignes de nos plus grands poètes, la Haute-Loire et tous les spectacles de sa belle nature.

Etudes géographiques sur Lyon et sa région. — Lyon. Impressions de MM. Audin et C^{ie}, rue Davout, 3, 19 22. — In-8° de 220 pages 22 × 17. Prix : 8 francs.

Voilà un beau volume édité avec le plus grand soin par le maître typographe Audin. La composition, l'impression, l'illustration sont parfaites. Lyon veut conserver la bonne réputation que lui firent jadis les imprimeurs célèbres qui installèrent leurs presses sur les bords du Rhône et de la Saône.

Ce livre est le tome I^{er} de la deuxième série des publications de la section lyonnaise de la Société des Etudes locales dans l'enseignement public.

De l'introduction et des huit chapitres qui composent le volume, quatre intéressent le département de la Loire.

L'introduction, qui est un brillant exposé de la Formation géologique de la région lyonnaise, par M. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon ; le chapitre II qui concerne les Monts du Lyonnais, les plaines du Forez et du Roannais, leur milieu physique, leur vie agricole et industrielle, leur démographie ; le chapitre V où MM. Jossierand et Cholley étudient le

massif du Mont-Pilat et la vallée du Gier en même temps que leur vie économique et agricole ; enfin le chapitre VIII qui est une remarquable étude de M. Clerget, directeur de l'Ecole supérieure de Commerce de Lyon, sur la Géographie économique et humaine de la région lyonnaise.

Tout est excellent dans ce travail où l'érudition la plus avertie voisine avec la documentation la plus abondante, complétée par des notices bibliographiques, des cartes et des illustrations hors texte. Cette publication mérite à tous les points de vue les plus vifs éloges.

Nous nous permettrons de faire remarquer cependant que les auteurs du chapitre V semblent ignorer totalement les nombreux ouvrages édités sur le Pilat. Ils écrivent à la fin de leur étude : « Il n'existe que peu de travaux sur la région du Pilat », et ils citent trois ouvrages d'un intérêt très général. Pourquoi passer sous silence les livres si intéressants, consacrés au Mont-Pilat, par E. Mulsant, E. Seytre de la Charbouze, le cardinal Donnet, Jean du Choul, Claret de la Tourette, etc. ?

Précisons que ce volume est la réunion des conférences données à Lyon au cours de l'année 1920-1921 par la Société des Etudes locales, sur la géographie de Lyon et de la région lyonnaise au point de vue physique, économique et humain. Quand donc aurons-nous à Saint-Etienne un travail semblable ?

Bulletin de la Diana. — Les membres de la Diana viennent de recevoir le n° 8 du tome XIX. Il porte la date de décembre 1914 et contient, avec les tables des deux années 1913 et 1914, le mouvement de la bibliothèque et celui du personnel. Il contient aussi deux excellentes phototypies concernant les peintures murales (quatorzième ou quinzième siècles) découvertes au prieuré de Champdieu. Elles sont destinées à illustrer l'intéressant article que M. Eleuthère Brassart leur a consacré dans ce volume.

Bulletin historique du diocèse de Lyon. — Numéro de janvier 1922. Il est abondant, 80 pages avec plusieurs gravures, et les Foréziens pourront y trouver leur bien. M. l'abbé Petiot, dans les Sources de l'Histoire du diocèse de Lyon, nous renseigne sur l'existence d'importantes pièces conservées aux Archives de Mâcon, concernant les « reconnoissances des droicts sinodaux » de nos

paroisses. Il signale notamment un des cahiers de la série G 77 concernant la relation de la visite de l'archiprêtre de Charlieu, en 1705, par l'archiprêtre de Notre-Dame de Thizy et Marnand. En appendice il nous donne le procès-verbal intégral de la visite faite à Boyer.

M. le chanoine J.-B. Vanel nous parle d'une tabatière portant le « véritable portrait » du cardinal Fesch, donnée par ce dernier à M. Courbon, son premier vicaire-général, qui était originaire de Saint-Genest-Malifaux. Toujours au sujet du même cardinal, il nous raconte les démêlés qu'il eut avec l'un de ses secrétaires, l'abbé Féaux, prêtre originaire de Saint-Etienne, qui ayant pour mission de liquider à Rome les objets mobiliers du cardinal ambassadeur, s'empressa d'envoyer en France le buste de Mgr Fesch exécuté par l'illustre Vénitien Canova, ce qui contraria le prélat, à demi-satisfait d'une diligence qui allait contre ses desseins.

Les Cahiers catholiques, 3, rue de Mézières, Paris, VI^e. Numéro du 10 janvier. Pèlerinages de France : Le Puy-en-Velay.

Mlle Marguerite Perroy rappelle que « Le Puy fut un des grands centres d'attraction offerts aux foules chrétiennes » et après avoir fait l'historique de ce célèbre pèlerinage de l'Eglise de France, elle nous invite à reprendre les chemins de la Ville Angélique.

La Vie, 10, rue du Cardinal-Lemoine, Paris, V^e. — Numéro du 1^{er} octobre : Montbrison, capitale du Forez.

« Montbrison déchue n'a-t-elle plus qu'à végéter à côté de Saint-Etienne devenue préfecture ? Dans le Forez elle doit demeurer et s'affirmer de plus en plus capitale intellectuelle ». Qui parle ainsi ? C'est M. Henri Pourrat, l'un des meilleurs parmi nos écrivains régionalistes. Et pour justifier son affirmation, il rappelle Honoré d'Urfé, les comtes de Forez, Victor de Laprade, Henri Levet, Camille et Jules Dupin, cite les institutions civiles et les œuvres du clergé. Comme il convient, il met la Diana à la première place, mais signale une bibliographie aussi insuffisante que disparate. En passant il nous apprend que M. l'abbé Rochigneux met au point une thèse sur les relations entre le Forez et le Livradois. Les amateurs feront bien de mettre dans leurs archives cet article intéressant et bien écrit.

PIERRE BERNARD.

Imp. J. Le Hénaff & Cie, St-Etienne.

Le Gérant, A. PASTEUR.

Entreprise Générale d'Electricité

Adrien Peyrard

Ingénieur I. E. G.

TELEP. 0.11

TELEP. 0.11

Magasins et Bureaux : 12, Place Villebœuf, 12 Ateliers : Rue Chapelon, 17 et 19

INSTALLATIONS D'USINES — ÉCLAIRAGE
— FORCE MOTRICE — TÉLÉPHONE —
TABLEAUX DE DISTRIBUTION

Transport de force — Dynamos — Alternateurs — Moteurs

SPÉCIALITÉ DE MOTEURS POUR MÉTIERS A TISSER

Seul Dépositaire

de la Société Alsacienne de Constructions mécaniques de Belfort

Où faut-il s'assurer ?

A une très forte Compagnie :

à LA PRÉVOYANCE-ACCIDENTS

Pour tous les risques Loi et Droit commun, y compris : glaces, dégâts des eaux, vol, grêle, mortalité du bétail, chevaux de course, aviation.

à LA PRÉVOYANCE-INCENDIE

Pour les risques du feu et des explosions.

à LA PRÉVOYANCE-VIE

Pour les risques du décès, les Rentes Viagères, (tarifs minima, combinaisons particulières.)

Marius DELOMIER

AGENT GÉNÉRAL

9, Place Dorian, 9 - SAINT-ÉTIENNE

TÉLÉPHONE 400

RENSEIGNEMENTS GRATUITS — RÉGIE D'IMMEUBLES

Ramel, Tardif & C^{ie}

BANQUIERS

SAINT-ÉTIENNE

Téléphone { 5.54
13.33

FIRMINY

Téléphone N^o 9

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
:: TITRES - BOURSE ET CHANGE ::

Bijouterie POUTIGNAT

FOUSSARD, Successeur

1, Place Dorian

SAINT-ÉTIENNE



Beaux choix de

DIAMANTS et de TOUS BIJOUX

MONTRES - ORFÈVRERIE

CHRONOMÈTRES "ELECTION"

PRÉCISION

Les Industriels !...

Les Commerçants !...

LISENT

Saint-Etienne et sa Région

AUX

Articles Élégants et de Bon Goût,

JOINDRE LA

Qualité et la Solidité



TEL EST LE BUT QUE S'EST ASSIGNÉ LE MAGASIN

AU CHÉRUBIN

12, Place de l'Hôtel-de-Ville, SAINT-ÉTIENNE

Les Clients, soucieux de leurs intérêts, lui donneront la **préférence** pour leurs **achats** en tout ce qui concerne la **LAYETTE** et la **TOILETTE DES ENFANTS**.

BONNETERIE & LINGERIE FINE

POUR DAMES & ENFANTS

Parasolerie Stéphanoise

2, Rues Camille-Colard et Comédie, place Dorian

MAISON LUC

PARAPLUIES, OMBRELLES, CANNES
MAROQUINERIE EN TOUS GENRES

Rayon Spécial

DE TAPIS, LINOLÉUMS, TOILES CIRÉES

MAISON DE CONFIANCE

Leçons d'Anglais

Lionel R. FOOT

Fellow of the Royal Society of Arts, London

8, Rue Balay

SAINT-ÉTIENNE

COMMERCE — VOYAGE

CONVERSATIONS

BACCALAURÉATS

(Préparation à la session annuelle)

RÉPÉTITIONS ET COURS

pour Elèves en retard

PRÉPARATION A TOUS EXAMENS

CONCOURS, BREVETS

PHOTO-DOCKS

13^{bis}, Rue Gambetta, 13^{bis}
SAINT-ÉTIENNE

Fournitures Photographiques

APPAREILS DE TOUTES MARQUES

Travaux d'Amateurs

Représentation exclusive pour Saint-Etienne et sa région du Photo-Cinéma. Le seul, sur plaques 9 x 12, prise de vues et projection. — Démonstration. s s s s

ENCADREMENTS & CADRES
EN TOUS GENRES

PEINTURES, AQUARELLES
Gravures pointes sèches, Eaux fortes

MAISON DE CONFIANCE



LIBRAIRIE PLON



Nouveautés :

YVONNE SCHULTZ LES NUITS DE FER ROMAN LAPON

Un volume in-16 Broché 7 fr. — Relié à l'abeille.... 15 fr.
L'édition origin. sur papier de fil. Broché 10 fr. — Relié à l'abeille 18 fr.

FLORENCE BARCLAY EN SUIVANT L'ÉTOILE

Un volume in-16..... Broché 7 fr. — Relié à l'abeille.... 15 fr.
L'édition origin. sur papier de fil. Broché 10 fr. — Relié à l'abeille 18 fr.

JACQUES BASCHET LE REFUGE

Roman en un volume in-16. 7 fr.

MARIA BOTCHKAREVA YASHKA

Un volume in-16..... 7 fr.

ANTONE TCHEKHOV LES MOUJIKS

Traduit du Russe par Denis ROCHE (Seule traduction autorisée par l'auteur)
Tome II des œuvres complètes d'Antone TCHEKHOV dans la collection d'Auteurs Etrangers
publiée sous la direction de Charles du BOS

Un volume in-16. Broché..... 7 fr.
L'édition originale sur papier de fil. Broché..... 10 fr.

HENRY BORDEAUX de l'Académie Française AMOURS DU TEMPS PASSÉ

Anne d'Este et Jacques de Nemours
Julie Charles et A. de Lamartine — Ferdinand Lassalle et Hélène de Dœnniges
Un volume in-16..... Broché 7 fr. — Relié à l'abeille..... 15 fr.
L'édition origin. sur papier de fil. Broché 10 fr. — Relié à l'abeille 18 fr.

ANDRÉ THÉRIVE LE FRANÇAIS, LANGUE MORTE ?

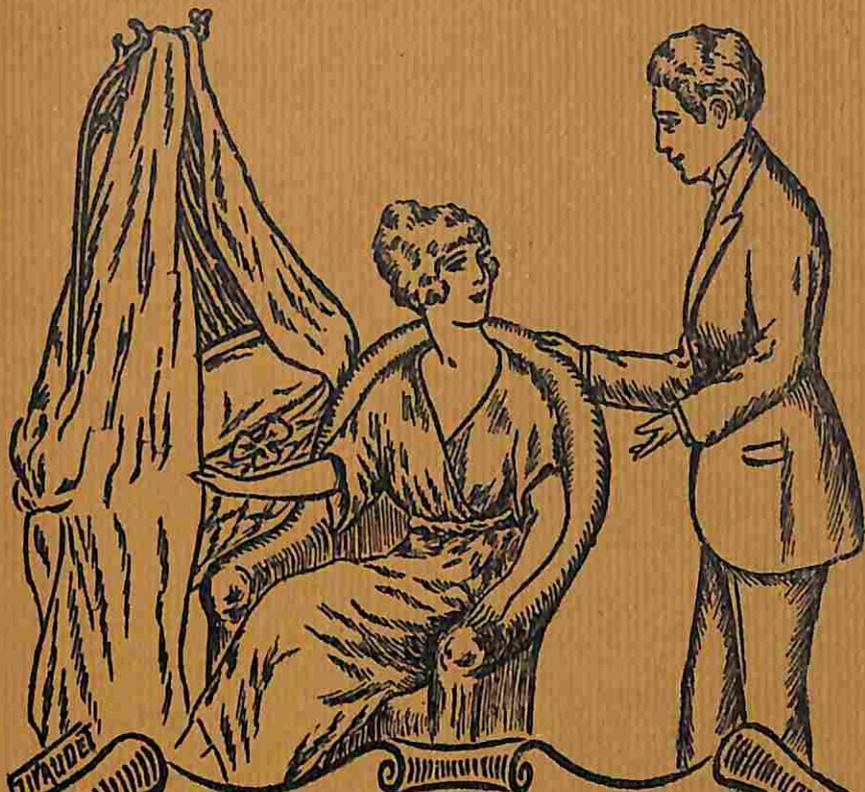
Un volume in-16 de la collection "La Critique"... 7.50

JEAN LEUNE L'ÉTERNEL ULYSSE

ou
La Vie Aventureuse d'un Grec d'aujourd'hui
Un volume in-16..... 7 fr.



Imp. - Editeurs, PLON-NOURRIT & C^e, 8, rue Garancière



— Dites-moi, mon Cher Compère!
Sur quelle Maison avez-vous fixé votre choix
pour l'achat de nos Dragées?

— Mais, Charmante Commère, cela
va sans dire et je crois que notre Filleul
lui-même se récrierait si je n'avais
pas choisi le

Parrain Prodigue

6, Rue Gérentet. Saint-Etienne.

